

PRIX
\$200

Le coin du feu.

Revue
FÉMININE MONTREAL

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

SEPTEMBRE 1893

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNEE. }

ADMINISTRATION : }
63 RUE ST. GABRIEL. }

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	MADAME DE STAEL.	<i>Philarète Chasles.</i>
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON.	***	SOLUTIONS, ENIGMES, ETC.	
TRAVERS SOCIAUX	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	ICI ET LA.	
LOCUTIONS VICIEUSES.	**	PETITS COURS DE MYTHOLOGIE.	
SAVOIR-VIVRE.		CUISINE.	
LITTÉRATURE.	<i>Méteore.</i>	LES AVENTURES D'UN PAPILLON BLEU.	**
LA MODE.	***	LETTRES D'UNE MARRAINE.	<i>Em. Raymond.</i>
MUSCADIN AUX EAUX.	<i>Muscadin.</i>	LES ENFANTS MAL ÉLEVÉS.	<i>Fernand Nicolay</i>

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D

A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

NOTES DE L'ADMINISTRATION.

Nos abonnées sont priées de nous envoyer sans retard le prix de l'abonnement par lettre enregistrée ou mandat poste,

Adressez :

LE COIN DU FEU,

63 rue St. Gabriel,

Montréal.



Chronique

Certains gens à imagination poétique ont le don d'animer, en les décrivant, les paysages qu'ils ont vus ; c'est au point que quand ils nous dépeignent, par exemple, le site d'élection où ils ont établi leur demeure pendant la saison des hirondelles, on croit respirer avec eux l'air pur des bois au fond de nos estomacs de décadents pervertis par l'abus des mets savamment épicés, un innocent et sain appétit se réveille pour les jattes de lait frais, les pyramides de fruits sauvages contenus dans la plus exquise des porcelaines : une feuille emperlée de rosée ; à la façon dont ils nous parlent des grands soupirs du vent dans le feuillage des peupliers, ces géants sensitifs qu'émeut le moindre zéphir, la voluptueuse mélancolie, la nostalgie céleste des soirs d'été vous envahit doucement.

J'admire et j'envie ces artistes qui, comme le musicien et le peintre inspirés, ont su deviner les divins secrets de la Nature et puiser dans le trésor d'émotions dont elle est riche pour faire vibrer nos âmes à leur gré.

Que n'ai-je le pinceau créateur de Vinci, l'archet palpitant de Mozart, ou, mieux encore, la plume évocatrice d'un Hugo pour vous traduire la sauvage grandeur de la solitude que j'habite. Faute de ces instruments précieux, et même d'un plus modeste outil qui leur ressemblerait vaguement, je renonce à l'espoir de vous attendrir, de vous

émouvoir ou de vous faire frémir aux spectacles de la nature qui m'environne.

Avec les humbles moyens dont je dispose, je vous dirai tout simplement que le hameau perdu où je vis, au milieu des superbes villages, des admirables *faubourgs* (comme on dit ici) qui l'entourent, a une réputation de laideur. La vérité est qu'il est triste, mais cette tristesse même a son charme austère apprécié par ceux qui recherchent le calme et le repos.

La poignée de maisons qui composent le village de St. A. occupe une étroite vallée au bord du fleuve immense ; la mer y apporte avec les puissantes marées ses ondes amères et son souffle vivifiant. Au nord, au sud, à droite et à gauche des montagnes bornent l'horizon et nous séparent du monde.

Nul bruit ne nous vient de l'extérieur. Rien qui trahisse le tumulte de la vie affairée et pratique ne transpire à travers les remparts qui ceignent notre retraite. Pour y descendre, nous laissons loin derrière nous le chemin de fer, et prenons à travers la montagne une route accidentée, que les chevaux du pays dégringolent en experts. A part ce sentier de chèvre, seule, la route vicinale trace son sillage clair dans la plaine verte. Les passants y sont rares. Dans leurs équipages primitifs d'une grâce fruste, adorable, ils vont lentement, menant leurs bœufs pacifiques

et offrant dans ce décor d'une grande nature silencieuse l'image de la quiétude parfaite. Il arrive cependant plusieurs fois dans la semaine, qu'un plus bruyant attelage s'arrête devant notre hôtel, amenant de quelque plage voisine des visiteurs. Après ces apparitions fugitives, tout ce qui nous rappelle l'humanité fiévreuse, embesognée c'est — derrière la file des îles ou des bosses qu'on appelle les *Pèlerins* — à plusieurs milles au large, la silhouette effacée d'un paquebot, pèlerin des mers aussi, parti des ports européens et passant dédaigneux sans nous voir.

Que si l'on veut savoir quels sont les jouissances et les distractions d'un pareil ermitage, je veux bien les énumérer pour faire sourire de pitié les citadins élégants et les touristes des vraies villes d'eau, ces victimes satisfaites de la lutte pour la vie et pour le plaisir :

Il y a, d'abord, la satisfaction très bourgeoise d'habiter une maison parfaitement confortable, admirablement tenue, et où le penchant vulgaire de la gourmandise est favorisé par le zèle complaisant d'une hôtesse modérément intéressée. Qu'il nous suffise de vous dire qu'on ne nous laisse pas manquer de cette pâtisserie exquise autant que nationale qu'on appelle *des beines*. Portons maintenant le scandale à son comble en ne vous cachant pas certain détail peu aristocratique de notre vie de famille. Plus d'une fois un cordon bleu distingué de notre société est descendu jusqu'à la cuisine de l'établissement, pour faire exécuter quelque chef-d'œuvre gastronomique, ne craignant pas de pousser le prosaïsme jusqu'à mettre lui-même la main à la pâte, quand la délicatesse de l'opération le demandait. Evidemment, tout cela est fort déplacé, et je ne sais vraiment pas ce qui m'empêche d'en rougir. J'aurai encore le courage, — puisque je suis entrée dans la voie des aveux, — de vanter la grande liberté dont jouissent en vrais sauvages nos petits enfants. Barboter dans la vase de l'étang, sous prétexte de pêcher des poissons trop fiers pour se prendre à des lignes aussi peu sérieuses ; se barbouiller de baies multicolores cueillis aux halliers voisins ; saccager le jardin pour apporter à leur maman des bottes de fleurs sans tiges, arrachées par la tête ; s'aller promener dans la campagne en une charrette tirée par un bœuf roux couvert de fleurs, et impassible sous les coups

prodigués par leurs bras armés de feuillage ; escaler la montagne et la redescendre en train éclair, au prix de maint accroc indicible ; se jeter à la mer à l'heure du bain avec des piailllements de canards effarouchés ; revenir en bataillon, en réveillant des échos affolés avec l'air du *Ta ra ra boum* ; se gorger de lait chaud, et tomber enfin assommés de fatigue dans leurs petits lits, — tels sont les exercices barbares auxquels se livre l'essaim des bébés.

Quant à nos distractions, elles sont celles des bons villageois à l'âme simple pour qui les incidents sont des événements.

La grande affaire de la journée est l'arrivée du courrier. Aussitôt après le dîner, qui se prend à midi, au coup de l'angelus, on commence à dire : La malle va bientôt venir. Tous les regards se tournent dans la direction de la route, où apparaîtra l'intéressant messager sous la curieuse capote de sa petite voiture. — "Pourvu que le train ne soit pas en retard." On ne parle que de cela jusqu'au moment où quelqu'un qui n'est pas myope s'écrie : "Voilà le postillon !" tout le monde se lève ou se remue alors en disant : "Voilà le postillon !" Les enfants quittent leurs jeux et s'élancent pour le suivre jusqu'au bureau où se fait la distribution ; les plus calmes et les plus sceptiques même, participant à l'émotion générale, répètent aussi derrière les autres : "Ah ! voilà le postillon."

Ce n'est pas qu'on s'intéresse beaucoup à la civilisation, ni qu'on regrette le séjour de nos grandes villes brûlées, mais dans la fournaise d'où nous viennent les lettres et les journaux, se trouvent des êtres qui nous tiennent au cœur. Quand cette raison de connaître ce qui se passe dans le monde n'existe pas, on aime encore lire les gazettes pour constater avec une secrète et féroce satisfaction que le thermomètre d'une conduite très modérée à notre égard se livre là-bas, dans les pays fuis par nous, à de cruelles extravagances.

Outre les excursions nous faisant sortir de nos retranchements, qui ne sont pas absolument sans issue, nos délassements de campagnards sont chaque soir, une fois le soleil couché, une longue promenade à travers le village et une visite à l'église où l'unique trottoir conduit nos pas. Dans le recueillement de la nuit qui tombe, chacun y fait dévotement sa prière, gagné par la contagion

du bon, touché par la poésie triste du modeste sanctuaire, couverte par l'onction d'une atmosphère pure et sereine.

Pour qui reconnaît que le bonheur ici-bas consiste dans l'absence de maux, ces jours de calme absolu et d'infinie douceur comptent parmi les plus heureux de la vie. Ils laissent au corps et à l'âme une impression rafraîchissante et nous admettent à goûter un instant cette félicité propre aux peuples qui n'ont pas d'histoire.

L'alliage de l'art au charme de notre vie pastorale rappellent d'anciennes mœurs. Aux titres de livres traînant sur les tables, dans les dissertations de quelques graves personnages, dans les propos de deux ou trois fines causeuses que nous avons l'avantage d'avoir parmi nous, à certains airs chantés par un savant professeur s'accompagnant sur un petit orgue qui prend des sonorités d'orchestre ; à ces échos du grand opéra égarés au milieu de montagnes sauvages et à d'autres indices encore on reconnaît les traces évidentes d'une civilisation antérieure.

Les expéditions *alpestres* que nous faisons encore dans les hauteurs qui nous barrent la route des contrées habitées fournissent aux intrépides l'occasion de faire des réflexions élevées. Elles nous donnent la vue d'une grande étendue de pays et montrent les villages blottis dans une ondulation du sol, petits, à tenir dans le creux de la main. La vue de ces hameaux semés dans le vert océan des plaines est d'un charme incomparable et d'une suggestion intense. Celui que je viens de quitter m'apparaît, du haut de mon piédestal, grandiose, sous un aspect tout nouveau. Que serait pourtant ce groupe de maisons affalées au bord du grand fleuve sans l'église qui le domine et qui en est l'âme, l'église qui semble le protéger en opposant son large front à toutes les intempéries ?

Les barrières naturelles qui préservent le lieu de notre retraite de bien des vilaines choses sont pourtant impuissantes à retenir la fatale Visiteuse. La Douleur calamiteuse et impartiale élit domicile aussi bien sous le chaume que dans les palais. L'humanité est sa proie et toute victime lui est bonne. Deux fois, dans un intervalle de quelques jours, nous l'avons vue s'abattre sur ce petit bourg perdu, et foudroyer deux pauvres familles. La maison même que nous habitons est tenue par

deux dames, dont l'une est la mère de ce jeune prêtre canadien qui a trouvé une mort tragique aux Antilles. Dans une pauvre chaumière notre attention fut encore sollicitée par une jeune femme agonisant après trois jours de tourments, pendant lesquels on n'avait pas songé à appeler un médecin de la paroisse voisine. Les soins et les secours qui arrivèrent à la pauvre martyre sur son lit de mort, demandés un peu plus tôt, l'auraient peut-être sauvée. Le zèle compatissant des âmes charitables accourues à l'appel de cette détresse en fut réduit à acheter et à confectionner des vêtements de flanelle pour un amour de nouveau-né.

Par compensation aux surprises du malheur, on trouve aussi quelquefois des joies inattendues. Un de mes proches faisait son entrée il y a quelques jours dans notre village. Sa voiture dépasse sur la route un vénérable prêtre aux cheveux et à la barbe de neige, qui se dirigeait à pied du côté du presbytère. Pour lui rendre son salut le vieillard leva son regard vers le voyageur qui ne peut retenir une exclamation : " C'est singulier, dit-il à son compagnon, comme cet homme ressemble à mon ancien professeur de rhétorique qui doit être mort depuis longtemps, un M. Allaire.

— M. Allaire ? fit le cocher, un garçon de l'endroit. C'est son nom.

Le rhétoricien de 1850, qui, malgré toutes les raisons du monde d'avoir dans sa chevelure au moins quelques fils d'argent, s'obstine à ne pas blanchir, ne pouvait se décider à reconnaître son vieux maître dans l'alerte piéton.

— Ce n'est pas possible, disait-il ; mon M. Allaire à moi, aurait près de quatre-vingts ans. Et il ajoutait : C'était un bon musicien.

— Eh bien, justement, reprit l'automédon, celui-ci est violoniste.

Il n'y avait plus qu'à renouer connaissance avec le bon vieillard. C'est ce qui fut fait. Le vaillant octogénaire avait conservé un excellent souvenir de son élève, — la chose ne me surprend qu'à demi.

Le talent de violoniste déjà apprécié il y a près d'un demi siècle, j'eus l'extrême plaisir d'en avoir un échantillon. C'était un soir en passant devant la maison du curé. La lune dans son plein inondait de lumière le parterre tout en fleurs et la Vierge blanche qui trône au milieu. Par une

fenêtre ouverte les accents de la "Marseillaise" arrivaient au dehors. La madone semblait écouter placidement l'hymne révolutionnaire. Il faut dire que sous l'archet du vénérable artiste, le "*Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!*" perdait son sens tragique. Le violon patriarcal et un peu chevrotant donnait au chant

de guerre une allure toute guillerette, suggestive d'émotions douces plutôt que de haine.

C'est le rôle de la vieille de pacifier et c'est son privilège d'imprimer à tout ce qui touche ses mains débonnaires le sceau d'une divine indulgence.

M^{me} Dandurand

Les Conseils de la Mère Grognon

La meilleure des leçons pour les enfants c'est le bon exemple. On peut dire qu'elle est même la seule efficace. Vous vous le rappellerez, mes chères filles, quand vous écherra le redoutable devoir d'élever une famille. Ni les savants professeurs, ni leurs préceptes, ni les plus brillantes théories n'ont la vertu de combattre victorieusement des coutumes invétérées. Or, la communauté de vie et l'influence qu'ont les parents (la mère surtout) sur leur progéniture inclinent tout naturellement celle-ci à adopter



le langage, les manières, les idées mêmes de ces premiers maîtres. On voit dans de hautes positions des femmes et des hommes dont la rudesse et la vulgarité, à côté de grands talents ou de qualités estimables, choquent autant qu'elles surprennent. C'est que ces personnages, en dépit de la volonté la plus énergique, n'ont pu se soustraire à l'empire des traditions de famille, à la tyrannie d'habitudes contractées dès la plus tendre enfance, et copiées sur des modèles aimés et respectés.

Des mères consciencieuses devant cette révélation de leur responsabilité n'ont songé sérieusement à reformer en elles certains défauts, comme celui de l'indifférence en matière de religion, ou de médire sans scrupule, ou de s'emporter à tout propos, etc., qu'au moment où le spectacle de ces faiblesses allait devenir d'un fâcheux exemple pour leurs enfants.

Si à l'église vous êtes distraite ou dissipée, si vous décriez librement le prochain, si vous vous mettez en colère devant vos enfants, vous aurez

beau leur prêcher une conduite contraire, et les punir même, pour les porter à faire mieux que vous, l'enseignement de vos actes sera le seul suivi. Il en est ainsi pour tous les détails de la vie. Voulez-vous que votre fille prenne des habitudes de propreté, soyez vous-même d'une particularité extrême, et veillez sur votre langage pour qu'elle apprenne à parler correctement.

Travers Sociaux.

VI.

LES DÉSEUVRÉS.

Voyons là, franchement, mes jeunes compatriotes : croyez-vous que c'est une vie que celle que vous menez ? Vous qui subissez, inertes, indifférentes, l'écoulement des jours, savez-vous que ce n'est pas exister que de se lever à une heure quelconque de la matinée, ne se proposant aucun but, ne caressant nulle ambition, et ne sachant comment on usera les heures qui restent à passer jusqu'au coucher du soleil, que de remplir ensuite cet intervalle de paroles vides, de mouvements inutiles et animés d'une fiévreuse hâte de tuer le temps ; de s'endormir enfin le soir sans avoir rien fait qui compte, et avec le soulagement de voir accomplie une fois de plus la quotidienne et monotone évolution de notre planète ?

Ignorez-vous que cette vie dont vous faites si peu de cas est un trésor qui nous est confié à la condition de l'employer utilement, et que tout le crime de l'homme devant la justice de Dieu sera d'avoir — ou par négligence ou par malice — gaspillé ce trésor ? Ces journées, dont la fuite si rapide ne l'est pas encore assez à votre gré, sont, pour ainsi dire, la menue monnaie du capital précieux qu'il vous est enjoint de faire fructifier.

Les moments perdus le sont irréparablement, et toutes ces heures vides que votre nonchalance continue de jeter dans le gouffre du passé vont grossir le nombre de celles dont vous aurez à rendre compte.

Personne n'a le droit d'exister s'il n'est bon à quelqu'un ou à quelque chose. Et, de fait, dans la société, les membres inutiles sont le plus souvent malfaisants.

L'empereur romain, que l'on cite encore après tant de siècles, devait sentir vivement cette nécessité d'user d'une manière profitable de la vie, lui qui voulait que chacun de ses jours contint au moins une bonne action.

Le paresseux est dans la création un être anormal comme le figuier improductif que le Christ condamne à être coupé et jeté au feu. La nature toute entière donne à l'homme l'exemple de l'obéissance à la loi du travail. Autour de lui l'herbe croît, les rivières courent à leur fin, les arbres attachés à la terre, comme Pénélope, font et défont

leur parure, les oiseaux embesognés et joyeux vaquent aux devoirs de leur état, les fleurs s'épanouissent, meurent et renaissent, l'insecte infime, comme l'animal féroce, accomplit docilement, soit dans sa retraite, soit dans son invisible cachette, le rôle particulier qui lui est assigné ; dans le firmament, fourmillière infinie, les étoiles évoluent sans relâche ; notre planète infatigable tourne elle-même éternellement ; et vous seule dans cet engrenage universel, chère et élégante lectrice, vous vous croiriez permis de rester stagnante.

Le Bon Dieu ne vous prête pas en vain sa lumière, et Il ne fait pas lever tous les matins son soleil pour le rendre témoin de votre oisiveté.

La jeunesse elle-même ne vous est accordée comme le printemps à la nature qu'à la seule fin de préparer vos forces pour la saison laborieuse qui la doit suivre. A cette époque où se déterminent les vocations, quelque gâtée que vous ayez été par vos parents et par la fortune, il vous faudra, bon gré mal gré, participer au mouvement qui entraîne l'humanité et tenir votre rôle dans le drame universel ; la position que vous serez appelée à remplir dans la société, et surtout les devoirs de la maternité, vous fourniront d'impérieuses occupations.

Fussiez-vous même l'un de ces accessoires, réputés superflus, de la famille humaine, qu'on appelle une *vieille fille*, vous sentirez comme les autres l'impitoyable force qui commande à chacun d'agir, d'aider de quelque façon à la manœuvre. Celles qui, arrivées à un âge sérieux, s'insurgent contre cette nécessité de se dévouer, et s'attardent dans l'insouciance heureuse de l'adolescence, sont punies de leur frivolité par la dérision et le mépris du monde.

Rien, vous dis-je, n'est inutile dans l'œuvre de Dieu. Il faut se mettre dans l'idée que chacun en particulier, nous sommes un instrument important dans le grand rouage, et que nous avons notre mission à remplir.

Le moyen dont nous disposons pour accomplir notre tâche, le précieux outil que la Providence nous prête à cette fin, c'est le Temps.

Le Temps est toute la fortune du pauvre ; pour

es désœuvrées, la plus belle des charités serait de donner à ceux qui n'ont pour tout bien que les heures de clarté remplies par un travail févreux, les minutes qu'en enfants prodiges elles gaspillent sans remords.

Le Temps est le collaborateur indispensable qui aide le genre humain à accomplir des prodiges ; il est la mine inépuisable où l'art puise le plus important de ses matériaux pour créer des chefs-d'œuvre — il est pour le savant, pour le philosophe et l'homme de lettres le trésor ménagé avec un soin et une dévotion d'avare.

Si la Providence daignait matérialiser sous nos yeux tout le bien qui aurait pu tenir dans nos instants perdus, et les œuvres innombrables que certaine période vide et stérile de notre vie eut produites si nous l'avions voulu, la frayeur et les remords envahiraient notre conscience.

Combien de fois une mère de famille accablée de travail, des enfants dénués de tout, un petit vagabond croûpissant dans l'ignorance, un pauvre malade abandonné, un talent maintenu sous le boisseau faute d'un secours intelligent et généreux se sont-ils offerts à notre attention sans que nos mains et notre esprit oisifs aient songé à secouer leur torpeur pour venir en aide à notre semblable infortuné ?

Il est curieux de constater qu'en ce pays, où le travail et le mérite sont pour ainsi dire les seuls moyens d'arriver à quelque chose, la jeunesse soit aussi indolente et peu cultivée.

Tel ménage qui a conquis la fortune, une position honorable au prix d'un travail acharné, tolérera chez ses enfants des habitudes de paresse et de dissipation.

Et c'est au moment précis où ces enfants, au sortir des couvents et des collèges dans lesquels ils ont appris les rudiments des principales sciences, pourraient commencer à étudier avec plus de profit, qu'ils se mettent — les garçons, à vivre en rentiers aux dépens des parents, tout en traversant, vaille que vaille, les phases d'une cléricature menée haut la main — les filles, à traîner les salons, à la recherche ou dans l'attente inavouée d'un mari.

Peu de jeunes filles en général se doutent qu'il y a une autre manière d'attendre et de gagner cet important chaland que le fastidieux postulat des salons. Qu'on approfondisse un peu le proverbe :

“ C'est quand nos filles sont mariées qu'on trouve des gendres.”

Pourquoi le gibier se présente-t-il alors qu'on n'en a plus besoin ? C'est qu'on ne le cherche pas. La vie offre souvent de ces bizarreries. La certitude d'être accueilli avec enthousiasme éteint du coup l'ardeur d'un soupirant.

Voici ce que, pour ma part, je conseillerais à mes filles : ne perdez pas votre temps dans une chasse décevante sinon stérile. Organisez tout de suite votre vie comme si vous n'attendiez que de vous seules votre indépendance et votre bonheur. Faites-vous des occupations sérieuses, adoptez quelque étude conforme à votre goût, que ce soit celle de la musique, de la peinture, de l'histoire, des langues étrangères, peu importe pourvu que vous vous y intéressiez ; voyagez si vous le pouvez, procurez-vous surtout des distractions intellectuelles.

Votre détachement à l'endroit des époux, la facilité de s'en passer que vous aurez acquise auront pour effet de vous rendre plus experte, partant plus difficile d'abord dans le choix à faire, puis, elle multipliera les occasions de choisir.

Car, en effet, votre mérite, la culture de votre esprit, l'agrément de votre conversation, joignant leur charme au prestige de votre indifférence, feront trouver à vos parents les gendres qui abonderont d'autant plus qu'ils seront moins désirés.

Que, par le fait de circonstances exceptionnelles, les partis ne viennent cependant pas, il vous reste au moins avec la satisfaction de n'avoir perdu ni votre temps ni vos peines, cette incomparable joie d'une indépendance qui se suffit à elle-même et fait trouver en dehors de la vie conjugale, des objets — bonnes œuvres, études ou voyages — capables d'intéresser l'esprit et le cœur.

Si vous êtes déshéritées de la fortune et que les maris n'accourent toujours pas, vous avez encore, dans les études qui auront charmé vos loisirs, trouvé les moyens de pourvoir à votre propre subsistance.

Car les filles pauvres doivent être pénétrées de cette vérité : On trouve plus de paix, plus de satisfaction, mille fois moins d'amertume à gagner soi-même son pain, qu'à le partager dans une union mal assortie avec un conjoint qu'on ne saurait ni aimer ni estimer. Il n'est pas rare de

rencontrer le bonheur au foyer de celle qui travaille pour vivre, tandis que tous les maux inventés par la discorde, joints souvent à ceux qu'engendre la misère, sont le partage des femmes *mal mariées*.

C'est que — voilà encore une chose que nos désœuvrées ne soupçonnent pas :

Le travail, le saint travail, porte avec lui sa récompense. Il creuse et arrose de ses sueurs fécondes le sillon d'où germent les plus parfaites conso'lations, les meilleures joies humaines.

Le matérialiste Zola fait du travail le bonheur suprême, le but de la vie, ce en quoi il me représente un naufragé qui, ayant trouvé une planche de salut, s'en servirait pour aller se perdre dans un gouffre.

Un peintre célèbre, Delacroix, vante également l'allégresse qui est l'accompagnement du travail. "C'est, dit-il, la plus grande récréation que je puisse me donner. J'oublie à mon chevalet les ennuis et les soucis qui sont le lot de tout le monde." Un grand écrivain du dix-huitième siècle, Diderot, rend aussi témoignage à cette volupté, fruit de tout labeur consciencieux : "Travaillons, dit-il, quand cela ne servirait qu'à faire oublier la vie."

Pourquoi les désœuvrées qui promènent leur ennui dans le monde n'essaieraient-elles pas la recette ?

A mon tour je me permettrai de dire à ces inutiles : Travaillez, et ce pessimisme aigri et cette rancune injuste envers la Fortune, de la quelle vous attendez tout sans faire la moindre avance, fera place dans votre esprit à une heureuse philosophie, à une entente moins amère et plus raisonnable de la vie.

Travaillez, et le diapason intellectuel de notre société s'élèvera rapidement. Les jeunes gens, dans la crainte de se voir dépasser, se mettront peut-être aussi à l'étude, et la conversation des salons sera autre que banalités, frivolités et médiocrités.

Travaillez, et vous serez meilleures. La bonté paternelle de Dieu a mis son empreinte jusque dans l'anathème qui condamne la créature à gagner son pain à la sueur de son front.

Au fond de la coupe maudite se trouve la pure ivresse—incomparable pour qui l'a ressentie déjà—du devoir accompli.

Marie Vieuxtemps.

Locutions Vicieuses.

D'où vient que l'article simple : *le*, employé après le verbe, se prononce presque généralement parmi nous : *lè* ? Exemple : *Voici ton chapeau, mets-lè ; apporte-lè ; ôte-lè*. On arriverait facilement avec un peu d'attention à se corriger de cette faute disgracieuse.

— *Strap*. Quelques-uns seront surpris d'apprendre que ce mot n'appartient pas à notre langue. *Bande, courroie* sont au nombre de ses synonymes.

— Un de nos compatriotes a appelé le pronom indéfini : *on*, un pronom canadien. Il faut

convenir que nous en abusons largement. Dans nos conversations il est invariablement substitué à celui de la *rière* personne du pluriel : *nous*, et les verbes que nous employons sont toujours au singulier. Dix, vingt, cent personnes concourant à faire la même action disent : *On fera* cette action. Ce désaccord constant entre le verbe et ses sujets est un des vices les plus invétérés de notre langage, auquel il donne une tournure gauche et vulgaire. Il importe de faire les plus grands efforts pour le réformer dans nos familles.

Savoir Vivre.

LA POIGNÉE DE MAIN.

Chez les Romains, une main était l'emblème de la fidélité, et l'enlacement des mains dans le mariage et autres cérémonies solennelles, en usage presque par tout l'univers ancien et moderne, est une preuve que le serrement de main a été considéré, pour ainsi dire instinctivement, comme le symbole de l'union des cœurs. Mais, comme tant d'autres choses, l'enlacement des mains est tombé de sa haute dignité, de sa pieuse signification. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une action banale, si ce n'est même inconsciente ; c'est seulement la "poignée de main" prodiguée à tous inconsidérément, ou le brutal "shake-hands" anglais (littéralement secouer la main).

Cependant, si l'enlacement des mains a perdu toute sa valeur, en notre monde trop vieux, comme témoignage d'affection ou signe de loyauté, il offre encore un point de vue intéressant à l'observateur, car bien souvent de notre manière d'offrir la main ou de presser celle qui nous est tendue, on peut déduire notre caractère. Mais, avant tout, nous devons nous occuper de la poignée de main sous le rapport du savoir-vivre.

On ne tend pas la main aux gens que l'on voit pour la première fois, dès le début de leur visite, à moins que ce soit par suite d'un mouvement bienveillant, charitable, pour les encourager, les mettre à l'aise ou, encore, si ce sont des personnes adressées par un ami commun, et afin de ne pas faire mentir le proverbe :

"Les amis de nos amis," etc.

A la fin d'une première entrevue, on ne donne pas non plus sa main, si des relations mondaines ultérieures ne doivent pas s'établir entre les deux interlocuteurs. Toutefois, il arrive qu'à première vue, naisse une sympathie aussi vive que soudaine entre deux personnes. Alors, si on a été subjugué et si on s'aperçoit que, de son côté, on n'a pas été désagréable, on peut avancer sa main ; c'est la manifestation extérieure de ce sentiment presque irrésistible qui vient d'éclorre dans le cœur. Mais on mettra dans ce geste spontané une nuance de réserve, de timidité, comme si l'on disait : Je ris- que de me faire trouver bien familier. Et en effet, cette manière rapide de procéder pourrait fournir matière à critiques.

Jamais un homme ne présente le premier sa main à une femme. C'est elle qui doit avoir l'initiative de ce mouvement. "C'est la reine qui parle la première," et, dans les rapports mondains, la femme est reine, et a, du moins, la prééminence sur l'homme. La femme en tendant sa main à l'homme semble lui dire : Vous êtes assez connu, ou vous m'avez donné assez de preuves de bonne éducation, de sûreté de caractère pour que je vous *accorde* cette marque de confiance.

Il s'agit des jeunes filles aussi bien que des femmes mariées.

Pour les mêmes raisons, à peu près, un homme ne tend pas la main à son supérieur, il attend que celui-ci la lui offre, et il doit la lui offrir. Nous entendons parler aussi de la supériorité de l'âge. Les jeunes filles et les jeunes femmes se laisseront donc tendre la main par les dames plus âgées.

Lorsqu'un homme serre la main d'une femme il ne doit pas la lui broyer comme à un camarade, il lui fait seulement sentir l'étreinte de sa main, et s'incline en signe de respect et de reconnaissance. Il agira de même à l'égard des hommes placés au-dessus de lui, par l'âge surtout ; mais il peut presser leur main un peu plus fort.

Il est des gens qui ne font que vous toucher la main. Cela est impertinent. La poignée de main doit être franche. Arrangez-vous pour ne pas offrir la main ou ne pas vous la laisser offrir, si vous ne voulez pas serrer celle qui se tend vers vous. Un de mes amis assure que cette façon de donner la main indique un caractère faux ou très méfiant, moi je pense qu'elle implique aussi l'orgueil, le dédain.

Ceux qui ne vous tendent qu'un ou deux doigts ne sont pas plus polis ; en outre, ils dévoilent leur nature froide, indifférente ou trop égoïstement réservée. C'est également un manque d'éducation de retenir trop longtemps une main dans la sienne. On peut gêner ceux dont on emprisonne ainsi la main, et cela témoigne de trop d'aplomb, de suffisance, peut-être même d'un certain mépris d'au- trui. — Si la poignée de main était restée un signe d'amitié ou d'estime, elle serait toujours parfaite, et, cela, sans qu'il fût besoin d'étude ou de réflexion. Le gouvernement du cœur lui communique,

rait la mesure exacte. — Dernier détail : C'est toujours la main droite qu'on offre.

LES GESTES.

L'idéal du maintien, pour certaines personnes, c'est le corps droit, sans inflexion d'aucune sorte, l'absence complète du geste, l'impassibilité olympienne ou marmoréenne du visage.

Les gens véritablement bien élevés le comprennent autrement. Ils accordent que le corps puisse avoir des moments d'abandon, et qu'il n'est nullement inélégant de se servir des articulations dont nous avons été pourvus par la nature. Ils ne prescrivent qu'une seule chose : ne pas gesticuler à tout propos et hors de propos.

Mais le mouvement de la main, du buste ou de la tête accompagnera toujours, dans une proportion juste, — à moins que l'on ne soit en bois, — une conversation gaie, pathétique, animée. Seulement, l'habitude que l'on aura contractée, dès l'enfance, de régler son geste, c'est-à-dire de ne pas agiter les bras, de ne pas remuer les jambes, ni branler le chef, comme un pantin dont on tire les fils, cette habitude nous donnera un geste sobre, en accord avec le discours que nous tiendrons, et sa mesure le préservera de toute vulgarité ou exagération.

Quant au visage, aucune règle ne saurait empêcher qu'il ne reflêtât toutes nos impressions. Nous nous étudierons seulement, dans un but de bienveillance, à réprimer les expressions de colère, d'humeur morose, de dédain, mais les pensées généreuses, nous pouvons, sans inconvénient, les laisser lire sur nos traits ; elles reconforteront ceux qui nous regardent, pour beaucoup elles formeront souvent toute la beauté. A tous les points de vue donc, pour soi-même et pour les autres, il ne faut pas s'attacher à se composer un masque froid, impénétrable, indifférent et insignifiant.

Il est certain que lever les yeux au ciel, se pâmer, rouler ses prunelles, joindre les mains en levant les bras en l'air, sont des gestes ridicules, à moins que l'on ne se trouve dans un de ces moments extraordinaires de la vie où les passions de l'âme, excitées au plus haut point, font perdre tout contrôle sur soi-même, et encore, une personne habituée à se gouverner sait-elle *contenir* ses émotions.

Mais la flamme du regard, mais une larme noyant l'œil, mais un mouvement *vrai* de la main, du buste, de la tête, n'ont rien qui motive une interdiction, lorsqu'ils sont *naturels*, lorsqu'ils s'harmonisent au discours, à l'incident, à l'événement.

Les mines penchées, les airs languissants, sont absolument détestables. On y sent une affectation qui révolte comme un mensonge. Il est vrai que ces attitudes sont assez rares à notre époque où l'on se donne plutôt des airs cavaliers, dégagés, souvent fort déplaisants aussi.

La nervosité est la maladie de notre temps, et il est difficile aux gens nerveux de se tenir raides, immobiles, ainsi que le voudrait une mode idiote (pardon, c'est le langage des pschutteux). Un éventail est d'un grand secours à une femme, elle le déploie, elle le ferme, elle l'agite ; ces mouvements occupent ses mains, l'empêchent de se répandre en gestes désordonnés. Les hommes ont moins de secours, ils ne peuvent tourmenter le chapeau qu'ils tiennent à la main sans provoquer de raillerie. Il leur faut se contraindre quelques instants chaque jour, afin de prendre l'habitude de rester calmes.

Les gens qui ne savent pas tenir en place, qui remuent sans cesse, se lèvent, marchent dans la pièce, sont insupportables, aussi ceux qui agitent un pied, qui balancent un objet, etc. Exigez des enfants qu'ils se tiennent tranquilles à certaines heures, à table, en étude, ils ne deviendront pas de ces gens ennuyeux que l'on fuit.

On peut marcher vite, mais posément et gracieusement toutefois. Une femme ne laisse pas pendre ses bras le long du corps. En hiver elle a le manchon, en été l'ombrelle ; voilà de quoi lui "donner une contenance."

Il ne faut pas courir en marchant, à moins que les circonstances ne l'exigent, bien entendu, ni sautiller, ni piaffer, ni se traîner.

On va d'un pas égal, ni trop vif ni trop lent (le meilleur pour ne pas se fatiguer) ; on s'arrange de façon à ne pas faire sonner les talons. Pour une femme, les bras seront repliés à hauteur de la ceinture, mouvement voulu pour porter l'ombrelle, toutes les menues choses dont elle est toujours embarrassée. Je ne dis pas qu'en suivant ces règles on obtienne une tournure distinguée, une

démarche gracieuse, un pas léger, tout cela dépend d'autres choses encore, mais au moins on marche convenablement, c'est beaucoup.

Un médecin illustre, un savant, a écrit : " Il n'y a pas une seule pensée qui ne se traduise par un mouvement, par un geste, par une attitude involontaire."

En conséquence, si nous voulons qu'on prenne de nous une opinion favorable, nous devons veiller sur nos sentiments et réprimer les mauvaises pensées qui peuvent assiéger notre esprit.

Les bonnes manières, si elles n'ont pas pour base solide la bonté et un véritable empire sur nos passions, nous abandonneront toujours dans les événements imprévus, dans les grands bouleversements de l'âme, voire dans une contrariété un peu vive, et un geste trahira notre pensée mauvaise, égoïste, jalouse.

Si l'on n'est réellement bienveillant, on ne le paraîtra pas longtemps. L'art de dissimuler n'y suffit pas ; un simple mouvement fait transparaître notre pensée aux yeux de l'observateur.

Gratiolet dit aussi : " Réciproquement, une attitude imitée, sans idée préconçue, comme le font souvent les petits enfants, un geste sans intention, éveillent dans l'esprit certaines tendances corrélatives."

Il faut ajouter maintenant et aussi justement, veillons sur nos gestes et sur notre attitude, car " en raison de cette règle, on sent combien les habitudes extérieures du corps peuvent avoir d'influence sur les dispositions de l'âme." Les codes de bienséance qui interdisent tel geste, tel mouvement, telle attitude, ne sont donc pas aussi puérils qu'un vain peuple pense.

Les mères ont raison de dire à leurs enfants : " Tenez-vous bien, tenez vous droits." L'attitude affaissée, indice de la nonchalance, du laisser-aller, finirait par les conduire à l'oubli de toute dignité et à la paresse. L'habitude de se redresser, lorsqu'on s'est laissé aller involontairement à une pose abandonnée, amène tout doucement à prendre un certain empire sur soi-même.

L'homme droit est plus agile, plus vif, plus disposé au travail que l'homme qui s'est courbé peu à peu, parce qu'il trouvait plus commode de tenir son buste penché et qu'il ne voulait pas s'imposer l'effort de reprendre la noble attitude que la nature

a donnée à l'homme, comme marque de sa supériorité sur les autres êtres. Il va sans dire que cette critique n'est pas dirigée contre ceux que la maladie, le travail — même le travail d'esprit qui penche sur les livres — ou le poids des ans, a fait un peu fléchir en avant.

Profitons de ce sujet pour dire aux mères que beaucoup d'enfants ne savent comment s'y prendre pour se tenir droit, " effacer les épaules," comme on leur dit. Il vaudrait mieux leur recommander de tenir les coudes au corps, quand ils marchent et qu'ils sont au repos. Ce mouvement redresse naturellement et exclut toute raideur, quand on en a fait une habitude d'enfance.

" On trouverait *la loi naturelle des bonnes manières*, continue Gratiolet, en choisissant pour type les attitudes et les expressions naturelles qui rendent spontanément les belles pensées. Ce serait un moyen naturel de perfectionner le merveilleux automate institué pour servir l'esprit. Les vrais maîtres sont attentifs à ne jamais exercer leurs élèves sur des instruments mal accordés, de peur d'altérer chez eux la justesse de l'oreille. Nous proposons d'accorder le corps, pour que l'âme n'ait, dès le début de la vie, que des instincts harmonieux."

LES PRÉSENTATIONS.

Nous ne sommes pas aussi féroces que les Anglais, sur le chapitre des présentations, et nous causons fort bien, dans un salon, avec les personnes dont on n'a pas dit le nom et auxquelles on n'a pas révélé le nôtre. Nous supposons que le maître du logis, où nous sommes reçu, n'admet dans sa maison que des gens honorables, et que nous ne saurions nous commettre en leur adressant la parole.

Dans un bal ou une réunion nombreuse, comment faire pour présenter tous les invités les uns aux autres. Cependant, quand on le peut, il est bon de remplir cette formalité mondaine, et cela mû par un esprit de charité et de concorde. Des hommes, qui ignorent le nom l'un de l'autre, pourraient s'exprimer sur le compte l'un de l'autre d'une façon désobligeante, parlant respectivement à leur personne, ou attaquer quelqu'un qui appartient à la parenté de l'un ou de l'autre interlocuteur.

La personne présentée est celle qui est nommée la première.

Or, on ne présente pas un vieillard à un jeune homme, une femme à un homme, un personnage à un homme placé dans une situation ordinaire. C'est tout le contraire qui a lieu.

En général, la présentation est rapide et sans phrases. Supposons que M. X... ait à présenter M. Y... à Mme Z..., M. X... dira, parlant à Mme Z... et désignant M. Y... d'un mouvement de la main : "Je vous présente (ou j'ai l'honneur de vous présenter) M. Y...; Mme Z... s'inclinera légèrement en regardant M. Y..., M. X... reprendra aussitôt, s'adressant à M. Y... et désignant Mme Z... d'un même geste que tout à l'heure : "Mme Z..." M. Y... s'inclinera profondément en regardant Mme Z...

Entre hommes, c'est encore plus simple. La formule "Je vous présente" est le plus souvent omise, ou il faut que la présentation soit très cérémonieuse et qu'il s'agisse de personnages. Donc dans la généralité des cas, la présentation est banale et rapide, on se borne à nommer une personne à l'autre : "M. Y..." puis se retournant vers celui-ci : "M. Z..."

Si on est présenté à une personne plus âgée que soi, ou à une femme, ou à un personnage, celui-ci prendra l'initiative pour entamer la conversation.

Entre gens de même position, de même sexe, du même âge, le plus aimable ou le plus avisé peut commencer les bons rapports par une phrase dans ce genre : "On m'avait beaucoup parlé de vous. Je suis heureux de faire connaissance avec vous."

Selon le cas, on dit fort bien, en présentant quelqu'un : "M. X..., ou mon frère, ou mon ami Z... sollicite l'honneur de vous être présenté" A cette phrase on ne peut se dispenser de répondre : "Je suis bien aise de faire connaissance avec vous, monsieur..." à moins qu'on n'ait des raisons sérieuses pour ne pas répondre à cet empressement. Dans ce cas, on se borne à s'incliner.

Une femme mariée qui présenterait son frère, le nommerait, puisqu'elle ne porte plus le même nom que lui : "M. L..., mon frère, ou le docteur L..., mon frère," par exemple, s'il y avait lieu.

Une jeune fille à une amie, ou à tout autre personne : "Mon frère aîné" ou "mon frère René."

Pour une sœur, tante, cousin, oncle, même manière de procéder.

LITTÉRATURE

Il m'est tombé sous la main, ces jours-ci, le livre d'un écrivain français, M. Chevillard, qui a traversé notre pays depuis le golfe St Laurent jusqu'à Niagara, et a réuni les notes, les *instantanés* qu'il y a recueillis sous le titre de *Paysages Canadiens*.

Il est infiniment regrettable que l'alliage de je ne sais quel sensualisme morbide gâte, du commencement à la fin de l'ouvrage, les fines et savantes observations du distingué voyageur.

Cet assaisonnement malsain, qui, comme une vilaine odeur d'ail, empeste une œuvre charmante, me fait un devoir de la proscrire. J'ai pourtant choisi à l'intention de mes lectrices quelques passages *présentables des Paysages Canadiens*. L'intérêt historique qui se rattache à la dispersion de nos frères, les acadiens, me porte à croire qu'on lira avec plaisir la citation suivante :

"Le père Lefebvre se promenait dans son jardin,

où grelottaient quelques fleurs décolorées, lorsque je lui présentai la carte d'un ecclésiastique de Québec portant les mots qui devaient m'accréditer. Il essuya ses lunettes, inspecta le petit carré de carton pendant un instant qui me parut très long, vu l'incertitude où je me trouvais relativement à mon souper, — puis, tout d'un coup, il me prit la main et me fit l'accueil le plus charmant du monde.

Depuis trente ans bientôt qu'il dirige cet établissement, unique dans l'Acadie, le père Lefebvre a été non seulement un éducateur merveilleux, mais un propagateur ardent de l'idée patriotique française dans les générations qui ont passé par ses mains. De là l'influence extraordinaire qu'il possède et qui fait de son collègue le lien sacré par lequel restent unis les Acadiens dispersés dans toutes les provinces de l'énorme presqu'île.

Le soir, quand les derniers bruits se furent éteints dans le couvent, il vint me trouver dans

ma chambre ; et là, assis et balancés sur des chaises berceuses, nous parlâmes du pays d'Évangéline une partie de la nuit. Il me semblait entendre le récit de la captivité de Babylone par-dessus les siècles. — Et soudain je compris la poésie sombre et pure de cette froide contrée, et je me sentis, dans cette grande bâtisse grise et nue, autour de laquelle tournoyait avec des pleurs le vent des mers boréales, je me sentis frôlé par les idées éternelles aux larges ailes qui m'avaient secoué un jour les nerfs dans le cloître aérien et délicat du Mont Saint-Michel.

Un dimanche de l'automne de 1755, à la sortie de la messe, tout un peuple assemblé devant ses églises est capturé et expédié sur des navires qui les sèment le long des côtes de l'Amérique, dans les colonies anglaises haineuses et protestantes. Il est émietté comme de la poussière balayée par le vent. Ses demeures sont incendiées, ses biens confisqués. Ceux qui ont pu s'échapper se sont enfuis dans les bois chez les sauvages, dont ils partageront la vie et épouseront les filles. Il ne reste rien, plus rien de ce peuple, pas même l'inscription funèbre qu'on met sur les tombes dans les cimetières.

Eh bien ! voilà que ce peuple, après d'épouvantables traverses, s'est reconstitué ; voilà qu'il vit, voilà qu'il grandit. Il est bien de race française, car il ne se plaint pas, et il appelle l'affreux traitement qu'il a subi d'un terme plaisant devenu historique : " Le grand dérangement. "

Chose curieuse ! ce sont des prêtres fugitifs aussi, des prêtres chassés par la Révolution, qui apprirent aux Acadiens rapatriés et misérables à se grouper, à retrouver l'espérance. Parmi eux figure cet abbé de Calon, frère du ministre de Louis XVI, qui, un jour de prêche à Québec, tirant de dessous son surplis un bout de galon doré, dit à ses auditeurs stupéfaits :

— Voici une partie des guides dont je me servais pour conduire mon équipage dans les parties de plaisir de la cour. Je m'en allais en enfer en carrosse si Dieu n'avait fait éclater le coup de foudre de la Révolution.

A cette époque calamiteuse, les Français d'Acadie étaient quatorze mille. Ils sont à présent cent trente mille, et possèdent des représentants au Parlement du Dominion.

Mais s'ils ont retrouvé leur patrie, leurs habitudes, arraché à l'Angleterre le droit de vivre socialement et politiquement, ils n'ont point recouvré leurs biens confisqués et attribués à des protestants. Alors parfois la vie est tellement dure que beaucoup émigrent l'hiver, descendant aux États-Unis, où les villes industrielles leur offrent du travail rémunéré. — Mais tandis que les Anglo-Saxons qui quittent le pays n'y reviennent point, séduits par les gros salaires et la vie facile du Sud, eux reviennent toujours, ramenés par l'invincible amour du sol pour lequel ils ont tant souffert. Ils semblent avoir adopté pour devise les mots d'Évangéline : " Ma main suit mon cœur et ne prendra jamais un autre chemin. "

Voici Popinion de cet européen sur la physiologie de notre pays :

" ... Les églises, les monuments sont d'une indigence d'art absolue. Vus de loin, ils meublent admirablement le ciel, de près ils navrent l'esprit.

... Me voici sur le pont du " Sardinian, " qui part tout à l'heure pour l'Angleterre. Je sens une volupté infinie descendre avec les souffles de l'espace dans ma poitrine élargie, qui semble débarrassée tout d'un coup d'un poids étouffant. Et, quand le canon tonne, annonçant le départ, j'ai la vision très nette d'un rideau de tristesse qui se déchire autour de moi, me découvrant au ciel un azur que je ne connaissais plus.

Je suis gai, heureux, enchanté de vivre comme un prisonnier qui s'évade ayant brisé ses fers.

C'est qu'il n'existe dans les contrées que j'avais parcourues ni nature, ni art, ni souvenirs. On éprouve la sensation froide du vide comme d'une grande salle démeublée. L'imagination, par ses efforts vains pour dégager des choses l'aliment nourrissant qui lui est nécessaire, languit et meurt de faim... Ces eaux qui s'écroulent, dorment et fuient de tous côtés dans ces étendues mortes, plates, infinies, délayent la pensée qui se disperse misérablement, gonflée et vide, flasque et anémique."

... La Comédie Française de Paris, après le succès de ses représentations à Londres, où l'accueil reçu dans la haute société anglaise, et jusqu'au royal palais de Windsor, n'a pas été moins cha-

leureux que les ovations du public anglais au *Druvy Lane Theatre*, est revenue en France. En attendant la réouverture de son domicile à Paris, actuellement en réparation, elle fait une tournée en province. Fidèle à sa mission d'éducatrice officielle et à son rôle d'École Nationale, elle repasse dans les principales villes de France le répertoire des chefs-d'œuvre de l'art dramatique français tant anciens que modernes. La célèbre compagnie rencontre dans la société sèvère et érudite de ces cités tranquilles, éloignées du tourbillon parisien, une appréciation judicieuse de son mérite.

Au talent spécial de chaque artiste, l'auditoire intelligent rend un hommage enthousiaste, et plus d'une réputation classée dans le "second ordre" par le tribunal sans appel des maîtres de la critique, siégeant à la "Ville Lumière," est bien délicieusement étonnée de recueillir à Rouen ou à Bordeaux des lauriers mérités aussi bien à Paris que sur ces théâtres excentriques, mais que le public de ces derniers, plus libre de préjugés, accorde libéralement.

Au cours de cette tournée des artistes du théâtre français hors de Paris, de graves dissensions se sont élevées entre M. Jules Claretie, l'administrateur de la maison de Molière, et celle qui en est, malgré son âge relativement jeune, la plus ancienne des sociétaires, M^{lle} Reichenberg. Un journal de Paris relate en ces termes cette querelle de famille... artistique.

"L'excellente artiste se plaint d'avoir été traitée à Londres, dans la composition du programme, comme une simple pensionnaire. Elle n'a pu jouer aucun de ses rôles à succès : ni la *Souris*, ni l'*Ami Fritz*, ni l'*École des femmes*.

Après Londres, la tournée de province. A ce sujet, Mlle Reichenberg nous donne les détails suivants :

"On me donne deux pièces, *Tartufe* et *La joie fait peur*.

"On me parle de l'*Avare*, où je n'ai, en tout, que vingt-cinq lignes à dire. Je proteste. On biffe la pièce.

"Nous voici à Bordeaux, où je suis affichée pour *Tartufe* et *La joie fait peur*.

"Le jour de mon arrivée, je joue la pièce de Mme de Girardin, et j'apprends de mon camarade

Boucher, le semainier, que je dois jouer l'*Avare* à Pau le dimanche suivant. Je me fâche, et, rencontrant M. Claretie, je lui dis :

"— Vous savez bien, mon cher administrateur, que je ne jouerai pas l'*Avare*, où j'ai un rôle tout-à-fait ridicule pour le rang que j'occupe à la Comédie-Française. Je n'ai qu'à vous répéter ce que je vous ai déjà dit : Nous sommes ici en représentation, et c'est me rabaisser aux yeux du public et de mes camarades que de me faire jouer ainsi des rôles d'utilité. Je vous en prie, ne me mettez pas dans la nécessité de passer outre à votre désir

"M. Claretie me répondit :

"— Ce n'est pas un désir que je formule là, mademoiselle ; c'est un ordre. D'ailleurs, l'ordre écrit vous attend à votre hôtel !

"— C'est bien, monsieur l'administrateur, fis-je. Vous pouvez me considérer comme démissionnaire dès maintenant. Il est inutile de vous dire que je ne jouerai pas l'*Avare* à Pau."

Tels sont, avec leurs détails, les griefs formulés par Mlle Reichenberg, qui, comme nous l'avons dit, part, néanmoins, le 27 pour Marseille, où elle va jouer avec ses camarades. Un de nos confrères, après avoir lu notre note d'hier, qu'il reproduit ce matin, a télégraphié à l'administrateur de la Comédie-Française, en ce moment à Toulouse avec la compagnie.

Il a reçu la dépêche suivante :

TOULOUSE, 24 juillet, 11 h 50 du soir.—Rien à dire. Le comité et la maison blâment unanimement la délinquante qui a refusé son service.—*Le Théâtre*."

Si la charmante actrice met sa menace à exécution, la Comédie aura fait cette année deux pertes irréparables en comptant celle de Coquelin aîné. Très alarmant pour l'art français, cette tendance que, d'après l'exemple de Sarah Bernhardt, les étoiles de première grandeur manifestent à se dénaturiser pour aller en des contrées inouïes, s'exhiber comme des phénomènes, et recueillir l'encens grossier de la badauderie vulgaire.

Cette revendication orgueilleuse de la principale sociétaire du Théâtre français nous montre un des mauvais côtés de la carrière dramatique. La vanité et la jalousie sont des *qualités* insé-

parables et, pour ainsi dire, nécessaires au métier. Il y va de l'avenir de chaque acteur de ne se laisser surpasser par aucun, et souvent sa suprématie sur les camarades devient une question de pain.

Que le principal personnage d'une pièce se trouve un soir, pour cause de maladie ou autrement, forcé de laisser jouer son rôle par un de ses acteurs plus obscurs, qu'en terme de théâtre on appelle *doublures*, et que cette *doublure* y remporte un succès, voilà du coup le prestige du premier fortement ébranlé. C'est parmi ce monde plus que partout ailleurs que "le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre."

L'épanouissement complet de cette vanité pro-

fessionnelle a fait dire à l'un des premiers historiens contemporains, un mot superbe.

Ce Shurman, ancien impresario, dont j'ai mentionné précédemment l'ouvrage intitulé : *Tournées artistiques*, accuse justement Coquelin, dans ce livre, du fait suivant. Au cours d'une tournée en pays étranger, une fois qu'il voyageait en chemin de fer, le grand artiste se serait déchaussé en plein *pulman* pour faire couper ses cors par son secrétaire. Interrogé sur l'authenticité de l'anecdote, Coquelin répond : Je ne me rappelle pas cet incident ; mais en admettant que cela soit arrivé, *Napoléon en a fait bien d'autres.*

Météore.

La Mode



Depuis le mariage du prince de Galles et la mémorable journée du jubilé de la reine, l'Angleterre n'avait été conviée à spectacle plus grandiose que celui offert par la pompeuse cérémonie du mariage du duc d'York et de la princesse Marie de Teck.

Vous plairait-il, lectrices, qu'on vous décrivit les toilettes que vingt mille personnes ont admirées en cette circonstance rare ?

La mariée portait une toilette de brocart et satin blanc lamé d'argent, tissé spécialement à Spitalfields pour la circonstance. Corsage décolleté et traîne en brocart, dont le dessin, composé pour la mariée elle-même, représentait des groupes de roses, de lis et de boutons de fleurs d'oranger. Un fin cordon de cette fleur sym-

bolique séparait la traîne de la robe garnie devant de trois volants magnifiques en vieux point d'Angleterre ; le dernier volant était enguirlandé de fleurs d'oranger retombant en chapelets jusqu'au bas de la jupe.

Voile de vieux point d'Angleterre retenu par un superbe diadème en diamants, cadeau de la souveraine.

Au cou, un collier de cinq rangs de perles d'une grosseur inconcevable, liées entre elles par la rose des Tudor en diamants, présent du duc d'York.

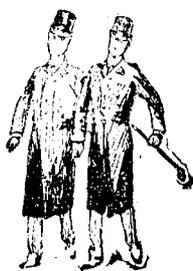
La duchesse de Teck était en velours miroir bleu saphir brodé or et topazes ; diadème, collier, bracelets et décorations en diamants et saphir.

La princesse de Battenberg, en satin duchesse feuille de rose garni de point d'Argentan.

La duchesse d'Edimbourg : traîne et corsage en brocart corail avec broderies en relief ; devant de robe en satin parchemin, agrémenté de riches broderies. Voilà, mesdames, qui vous amusera peut-être dans ce moment de calme que la mode emploie à créer de charmantes nouveautés pour l'automne.

Les deux gravures représentent des toilettes délicieuses entrevues aux eaux. Fig. 1.—Une robe en alpaga changeante rose et lavande, avec insertion de dentelle de Bruxelles noire, ceinture : ruban ombré rose et lavande avec nœud de même ruban. Fig. 2.—Robe en faille café, garnie de passementerie vieil or, manches en velour gros vert, et nœud de ruban même couleur, épaulettes : dentelle guipure irlandaise crème.

MUSCADIN AUX EAUX.



Il y a des gens que cela amuse d'aller aux eaux. Pour ma part, appelez moi vieux garçon tant que vous voudrez — je trouve que les délices de ces paradis brumeux ne valent pas le dérangement qu'elles exigent. Laisser une chambre soigneusement capitonnée par les complaisances d'un égoïsme épicuréen, et dans laquelle vos habitudes, vos fantaisies, vos paresse, vos petites infirmités sont si parfaitement acclimatées que tous les détails de votre home s'adaptent à votre personne comme la coquille d'un mollusque se façonne et se moule sur son contenant ; se livrer durant toute une journée à l'énervant combat intellectuel qui vous plante, hésitant et méditatif, une paire de pantoufles dans chaque main au bord d'une malle béante, vous répétant avec une perplexité touchant à l'angoisse : Apporterai-je ?... N'apporterai-je pas !.....S'arracher à toutes ses affaires, se séparer de ses livres, de son fauteuil, de son lit personnel pour... Pourquoi, Grand Dieu !

Pour aller grelotter sans flanelles sur une plage rocheuse qu'époussette brutalement la brise du "Nordais ;" pour aller dans des hôtels pompeux aux prospectus ronflants, savourer comme primeurs en plein mois d'août ce que nous mangeons depuis deux mois à la ville ; pour y partager avec des maringouins voraces des chambres sommairement, uniformément meublées, dans lesquelles votre tristesse ne trouve pour tout appui qu'une rigide chaise de bois et où votre insomnie s'agite sur un dur matelas dont le cosmopolitisme épouvante ; pour courir audevant d'un enchiçfrènement, qui tout le temps de votre villégiature sera un obstacle sérieux à ce sport favori des villes d'eaux : le flirt.

Le moyen d'ébaucher un roman en action, quand vous êtes sûr qu'au moment psychologique vous ne pourrez vous défendre d'articuler ridiculement comme l'Adhémar de *Divorçons*, entre deux éternuements : *Badeboiselle, je vous aime.*

Malgré mon expérience de ces misères, et de bien d'autres encore inséparables de nos pauvres stations balnéaires, je me laissai gagner par l'invitation pressante d'un mien ami, espèce de conquérant, de Lovelace, de bellâtre, qui exerce ses

ravages dans un endroit renommé de la côte sud. " Accours, me disait-il ; ta philosophie en chambre ne te vaut rien. Le pays que j'habite est la Terre Promise des êtres observateurs et sentimentaux comme toi. Viens, et apporte ton Kodak, sans oublier le lorgnon de Mme de Girardin, lequel te permettra de découvrir au fond des cœurs le secret de tous les petits drames, ou plutôt de toutes les comédies que nous, profanes, nous n'avons pas le moyen de deviner."

L'insistance de mon ami m'attirant d'un côté, la chaleur tropicale de notre bonne ville me poussant de l'autre, je fis donc mon paquet, emballai mon appareil photographique, et mis dans mon gousset, non pas le précieux lorgnon de Mme de Girardin, que je n'ai pas le bonheur de posséder, mais un crayon bien aiguisé que je comptais mettre au service du COIN DU FEU.

Inutile de vous raconter les péripéties de mon odysée ; je ne ratai aucun des désagréments de ces sortes d'excursions, et j'y fis, dès mon premier arrêt à un poste fashionable de la côte nord, la même observation que les années précédentes :

C'est que la manière de vivre aux plages à la mode est une transposition trop ressemblante des mœurs citadines. Fêtes, bals, danses, toilettes d'apparat : fastidieuses redites de nos réjouissances hivernales. Quelques familles cependant ont eu cette année la bonne idée d'organiser de belles parties de campagne, dont le souvenir poétique,



j'en suis sûr, survivra dans l'esprit des invités à celui des banales soirées, passées aux sons d'une musique de danse, à répéter les mêmes évolutions qu'accompagnent les monotones galanteries d'un partenaire habituel.

Comme autrefois aussi j'ai remarqué que le costume des villes d'eaux, tandis qu'il est tout particulièrement favorable à la beauté féminine, enlaidit considérablement notre sexe.

Avec leurs robes de linon blanc, couleur d'algues marines, de rose palie, ou de myosotis; avec leurs chapeaux ronds de garçonnets, leurs larges voilettes, et leurs ombrelles claires qui ajoutent à l'éclat de leur teint et le rehaussent savamment,



aussi bien que dans leurs costumes à la matelot, je vous dirai que les femmes sont ravissantes, surtout quand on les aperçoit par groupes à quelque distance, se détachant sur un fond de verdure. Ces petits tableaux sont les objectifs favoris de mon Kodak, qui ne se prive pas de les croquer. Si j'avais eu l'avantage d'hériter du lorgnon magique, aidant son propriétaire à lire dans les yeux d'une interlocutrice les mystères de son âme, c'est bien encore au milieu de cette gracieuse société que j'opérerais de préférence.

Je rejoignis mon ami à C. Il ne manqua pas de venir audevant de moi au débarcadère, afin de me souhaiter la bienvenue; puis, sous prétexte de me laisser aux soins de mon installation, il m'abandonna avec persistance toute la soirée, puis toute la matinée du lendemain, que j'employai avec le seul compagnon qui me restât, mon Kodak, à explorer le pays. Tandis que je marchais, un

couple s'offrit à ma vue. Devant moi il cheminait lentement, absorbé, rêveur, point triste cependant. A tous ces signes je reconnus des amoureux, et me dis : Ne les dérangeons pas. Une distance convenable continua de me séparer d'eux. Sans me voir, ni apparemment rien de ce qui les entourait, ils s'appuyèrent à la barrière rustique d'un champ d'orge.



Comme ils se retournaient un peu pour regarder la rivière immense roulant tranquillement ses flots lumineux dans son lit profond bordé d'une double chaîne de montagnes, je reconnus mon élégant, mon irrésistible ami, en compagnie d'une blonde exquise. Au lunch, il s'assit près de moi.

— Eh bien, me dit-il, comment as-tu passé ton temps depuis ce matin ?

— Moins agréablement que toi, à coup sûr.

— Tu nous as vus ?

— Dis donc, commençai-je gravement, est-ce pour tout de bon cette fois... ?

Il m'interrompit en mettant sa main sur mon bras.

— Mon cher, pas moyen de trouver une jeune fille sérieuse dans ces endroits-ci...

Tel fut le jugement de ce monlain. Il me paraît sévère; je le trouve impertinent, mais n'ai aucune autorité pour récuser l'expérience de mon ami supérieure à la mienne. Qui sait si les jeunes filles elles-mêmes ne jugent pas notre vainqueur indigne d'être pris au sérieux...

Le jour suivant nous vit aborder d'autres rivages. Dans le coquet village, où, avec mon sceptique

ami, j'établis temporairement mes pénates, je notai avec attendrissement que les paysans du bas du fleuve ont conservé l'habitude de saluer, en se découvrant, tout étranger qu'ils rencontrent. Cette touchante coutume se perd de plus en plus aux environs de la métropole. C'est que la civilisation marche, voyez-vous. On remarque encore avec surprise, qu'outre les nuances d'accent qui différencient quelque peu le parler de nos frères de l'ouest de celui de notre partie du pays, il y a de petites dissemblances réelles ; Les gens du peuple là-bas prononcent au futur : *Je dirais, je viendrais.*

Une autre singularité de langage me frappa, mais dans un autre monde.

A la première réunion qui me mit en contact avec la société de l'endroit, j'écoutais ahuri les jeunesse de *tous sexes* qui s'abordaient, s'appelaient, s'interpellaient toujours avec le mode familier du *tu* et *toi*.

Etant de mon naturel lent à comprendre, je m'interrogeai longtemps sans trouver la solution

du problème. A la fin, tirant à part mon ami si savant, si rompu aux habitudes de la bonne société.

— Comment se fait-il, lui demandai-je, que tout ce monde là se connaît si intimement ?

— Ce n'est pas qu'ils se connaissent tant que ça, m'expliqua-t-il, mais le tutoiement a été mis à la mode par quelques jeunes filles et autant de jeunes gens, qui en usent, comme tu vois...

— Et en abusent.

Quand je vous disais que la civilisation marche ; elle court.

Non, ce n'était pas la peine de vous ennuyer avec ce sombre compte-rendu. Je suis encore sous l'empire de la mauvaise humeur, des rhumes et rhumatismes recueillis dans les brouillards glacés où bêtement je suis allé me fourvoyer.

Un de ces jours qu'éclairera un beau soleil je vous donnerai peut-être, "si cette histoire vous amuse," la version gaie de mes visites aux plages canadiennes.

Muscadin.

Madame de Stael.

Staël-Holstein (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), écrivain célèbre, née le 22 avril 1764, à Paris, où elle est morte, le 14 juillet 1817. D'origine genevoise, son père, qui venait de s'associer avec les frères Thelusson, banquiers, était bien loin sans doute alors de prévoir la haute fortune politique qui lui était réservée en France. Sa mère se chargea de son éducation. C'était une femme de vertu et de savoir ; mais la roideur pédantesque de ses principes, le puritanisme sévère et glaçant de ses mœurs, la rendaient tout à fait impropre à la tâche délicate et difficile qu'elle s'était proposée. Aussi, il ne tint pas à elle que le génie de sa fille n'avortât, desséché dans son germe. Au lieu d'aider, en effet, par ses leçons et ses encouragements, au développement normal de cette nature que Dieu avait créée si expansive et si opulente, elle s'appliqua de tous ses soins, de tous ses efforts, à la comprimer, à la fausser, à la pétrir, selon un idéal étroit et mesquin fait à son image. Et peut-être serait-elle arrivée au but poursuivi par son aveugle sollicitude, si le correctif de cette

inflexible discipline ne se fût re. contré pour l'enfant dans les douces paroles, dans les affectueuses caresses que lui prodigua son père. Ceci explique le véritable culte que, dans sa pieuse reconnaissance, elle professa toujours pour lui. N'avait-il pas été la rosée vivifiante, le soleil fécondant de ses jeunes années ? La tendresse et l'admiration qu'elle lui avait vouées acquièrent même dans la suite sous la religieuse inspiration des souvenirs de son enfance, des proportions tellement exagérées, que, si l'on en doit croire une de ses biographes, M^{me} Necker de Saussure, elle conçut pour sa mère une jalousie dont celle-ci se sentit bientôt atteinte elle-même. S'étonnera-t-on après cela de l'étrange proposition qu'elle avait, à l'âge de dix ans, faite à son père, d'épouser, afin de le fixer près de lui, le célèbre historien anglais Gibbon, qui était bien l'homme le plus laid des *trois Royaumes unis* ! Dans l'enfance si occupée de M^{lle} Necker, tout fut sérieux, jusqu'à ses révélations mêmes. Son plus grand bonheur, dans les courts loisirs que lui laissaient ses études, était de faire mouvoir, dans une action tragique de son

invention, des personnages découpés par elle dans du papier de couleur, et dont elle improvisait et déclamaient les rôles. Certes, rien de plus innocent que cette distraction, qui était presque encore un travail ; il fallut cependant qu'elle y renonçât, car, calviniste rigoureuse, M^{me} Necker n'était pas femme à entendre raillerie à l'endroit du théâtre. Un autre de ses bonheurs, très singulier pour un enfant, et dont toutefois on ne songea jamais à la priver, était d'écouter discourir sur les sujets les plus variés, sur les plus hautes questions de littérature, d'histoire, de philosophie et de politique, les quelques écrivains distingués qui fréquentaient le salon de sa mère. Chaque semaine ramenait à jour fixe, chez M^{me} Necker, Thomas, Marmontel, Grimm, l'abbé Raynal, etc. Le charme que pouvaient avoir pour la précoce et pénétrante intelligence de M^{lle} Necker les graves matières traitées dans ces réunions ne saurait se comprendre, si la sévère direction imprimée par sa mère à ses études ne l'avait, dès l'enfance, familiarisée avec les plus sérieuses questions dont se soit jamais préoccupé l'esprit humain. Montesquieu ne quittait pas sa table de travail ; l'*Esprit des lois* était le texte habituel de ses méditations. A quinze ans elle présenta à son père de nombreux extraits qu'elle avait faits de ce hardi et profond ouvrage, accompagnés de réflexions que lui avaient inspirées les passages transcrits par elle. Quelques pages qu'elle écrivit vers le même temps sur la révocation de l'édit de Nantes parurent à Raynal si fermes de style et de pensée, que l'abbé philosophe, dont l'indigence s'était déjà enrichie des aumônes de Pechméja et de Diderot, parla très fort de se les approprier, en leur donnant place dans une nouvelle édition de son *Histoire des deux Indes*.

Cette fièvre de travail avait occasionné de cruels désordres dans sa santé. En tendant, jusqu'à les rompre, les ressorts encore délicats de l'intelligence de sa fille, M^{me} Necker avait brisé son corps, arrêté dans son développement. Toutes les forces vitales s'étaient, chez son enfant, concentrées au cerveau. Le célèbre Tronchin fut appelé. Il prescrivit la campagne et la cessation de tout travail. Soustraite à la rude discipline de sa mère, M^{lle} Necker alla habiter Saint-Ouen. Elle respirait enfin, avec quelle ivresse ! Comme

elle se sentit heureuse de cette vie libre sous le ciel ! Retrempé à cette source vive, son corps se redressa, son caractère fit peau neuve. De soucieuse, vaine et un peu pédante que l'avaient rendue sa mère et les livres, elle devint, par une transformation aussi rapide qu'inattendue, riieuse, aimable, pleine d'abandon et d'un naturel charmant. De tous les auteurs de sa bibliothèque, deux seulement l'avaient suivie dans sa solitude, les plus aimés : Richardson et Jean-Jacques. Il faut l'entendre raconter, à quinze ans de distance, ce qu'elle éprouva d'enivrement à la lecture de *Clarisse Harlowe*, faite au pied d'un arbre. Ressuscités par sa puissante imagination, par son émotion plus puissante encore, les héros de cette vivante peinture du cœur humain étaient passés pour elle du domaine de la fiction dans celui de la réalité. Elle les voyait, les entendait ; elle tremblait, rougissait, pleurait, se sentait mourir avec Clarisse ; elle s'indignait de toute son âme contre Lovelace. L'enlèvement de Clarisse par son séducteur, c'est elle qui nous l'apprend, fut un des plus grands événements de sa jeunesse.

Lorsqu'après cinq ans d'une administration marquée par d'importantes réformes, Necker se retira, en 1781, devant les haines de la cour, et publia, en réponse aux attaques de ses ennemis, son fameux *Compte rendu*, sa fille, se faisant l'organe des sentiments de la nation, lui adressa une longue lettre pour le féliciter. En vain s'était-elle cachée sous le voile de l'anonyme ; son style et ses pensées la trahirent. Son génie avait déjà son cachet.

En 1786, M^{lle} Necker épousa le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France. En 1788, elle débuta dans le monde littéraire par les *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau*, hommage de reconnaissance filiale au génie qui l'avait formé, où la passion de l'éloge domine l'esprit critique. Présentée à la cour peu après son mariage, elle y reçut un accueil très froid. Les courtisans s'amuserent beaucoup "de ce qu'elle avait manqué une révérence et de ce que la garniture de sa robe était un peu détachée." Dans une visite qu'elle fit quelques jours après à la duchesse de Polignac, amie et confidente de la reine, elle oublia son bonnet dans sa voiture, et

les courtisans qui se le dirent, de rire davantage encore.

La Révolution allait faire explosion. A bout d'expédients, la cour elle-même ne voyait plus au désordre des finances, à l'anarchie et à la banqueroute dont le royaume était menacé, qu'un seul remède, la convocation des états-généraux ; remède décisif qui, pour avoir été appliqué trop tard, la perdit. Enthousiaste de la constitution anglaise, passionnée pour toutes les idées de liberté, de réparation, de justice, M^{me} de Staël s'associa de tout son cœur et de toute son âme au grand mouvement national, tant qu'il se maintint dans les limites que lui avait tracées l'Assemblée Constituante ; mais quand, rompant ses digues, il déborda, torrent fougueux, semant partout sur son passage la ruine et la mort, sans que sa pensée rétrogradât un seul instant par le regret vers un passé coupable devant sa raison, elle se sentit prise d'un dégoût mêlé de pitié pour ce peuple, victime hier, bourreau aujourd'hui, et d'une profonde horreur pour les nouveaux tyrans dont il s'était fait l'instrument aveugle et sans merci.

L'arrestation de Varennes lui causa un sentiment de douloureux effroi, dont l'éloquente expression revit dans ses *Considérations sur la Révolution française*. Pressentant le 10 août, et pleine d'épouvante pour la famille royale, elle rédigea, vers le milieu de 1792, un nouveau plan d'évasion des Tuileries, qu'elle envoya au comte de Montmorin. D'après ce plan, le roi, la reine et le dauphin, merés sur les côtes de Normandie, devaient être embarqués ensuite pour l'Angleterre. L'insistance qu'elle mit pour que le comte Narbonne, dont le caractère léger inspirait peu de confiance à l'infortuné monarque, fût chargé de la conduite de cette difficile entreprise, empêcha qu'il ne fût donné suite à son projet. Elle sortit de France après le 2 septembre, se retira en Suisse, près de son père, et ne revint à Paris que trois ans après. Le coup de hache qui trancha, sur la place de la Révolution, la tête de Louis XVI eut dans son cœur un si affreux retentissement, qu'une partie de ses facultés en sembla un moment paralysée. Elle n'eut bientôt plus qu'une pensée : arracher le plus de victimes qu'elle pourrait au bourreau ; et dans l'accomplissement de cette noble tâche, elle apporta, préparée qu'elle

était au sacrifice de sa vie, toute l'exaltation de son âme généreuse. Malheureuse de l'exécution du roi, elle entreprit de sauver la reine. Et certes, les *Réflexions sur le procès de la reine, par une femme*, plaidoyer à la fois ingénieux et énergique, auraient eu les honneurs du triomphe, si la reine n'avait été fatalement condamnée par avance. Plus d'un an après le coup d'Etat de thermidor, elle publia une brochure dictée par un ardent amour de l'humanité : *Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt et aux Français* (Genève, 1795), brochure qui fut citée avec éloge par Fox dans le parlement d'Angleterre. Vers la même époque, elle fit paraître un volume contenant ses œuvres de jeunesse, intitulé : *Recueil de morceaux détachés*, et parmi lesquels on remarque *l'Essai sur les fictions* et *l'Épître au malheur*. Puis elle donna le livre *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, livre qui " présente, suivant Chénier, des tableaux riches et variés, le besoin et le talent d'émuvoir, des traits ingénieux, de la nouveauté dans les expressions, et surtout une extrême indépendance."

Sous le Directoire, M^{me} de Staël se fit l'âme du *Cercle constitutionnel*, dont Benjamin Constant, inconnu encore, se constitua l'orateur, pour défendre contre le club de Clichy cette administration qu'elle méprisait, mais dont le maintien lui semblait importer à la cause de la liberté. Ce fut à ses sollicitations près de Barras, et sous ses auspices, que l'ex-évêque d'Autun, Talleyrand-Périgord, fut introduit aux affaires étrangères (juillet 1797). Déjà, en septembre 1793, elle avait contribué, par ses actives démarches, à le faire rayer de la liste des émigrés. Les protestations du jeune conquérant de l'Italie la trouvèrent incrédule. Déjà, pour nous servir de l'expression d'un poète, Napoléon perçait pour elle sous Bonaparte. Arriva le 18 brumaire ; son salon devint le quartier général des opposants. Moins généreux que Louis XII, qui à son avènement au trône ne voulut point se souvenir des injures faites au duc d'Orléans, Napoléon consul, puis empereur, ne se rappela que trop qu'elle l'avait deviné et avait voulu barrer son ambition. Ce fut en vain que l'un des frères du futur César, Joseph Bonaparte, lui offrit, pour la gagner à la cause alors triomphante, la restitution des deux

millions versés par son père au trésor royal en 1788, pour assurer le service courant. " Il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que je pense," lui avait-elle répondu ; et cette fière réponse avait coupé court à toutes les négociations. Un discours prononcé sous son influence par Benjamin Constant au Tribunal, et dans lequel il n'avait pas craint de signaler l'aurore de la tyrannie, irrita si fort contre elle le Premier Consul, qu'il enjoignit à Fouché, ministre de la police, de lui recommander, dans l'intérêt de sa tranquillité, de se montrer plus circonspecte à l'avenir. Ses fréquents voyages à Coppet, et la publication des *Dernières vues de finances et de politique* de son père, que Bonaparte qualifia tout haut de " régent de collège, bien lourd et bien boursoufflé," achevèrent de la perdre dans son esprit. La vie de Mme de Staël, à partir de ce jour, ne fut qu'une incessante persécution. Fouché reçut l'ordre de s'emparer de sa personne. Sur l'avis que lui en donna secrètement Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, elle se cacha à la campagne. Bientôt elle quitta sa solitude pour aller habiter à Saint-Brice (près d'Ecouen), chez une de ses amies, Mme Récamier, " cette femme si célèbre par sa beauté, et dont le caractère est exprimé sur sa figure même." Elle acheta ensuite, à dix lieues de Paris, une petite maison où elle se retira ; mais elle y était à peine installée que, malgré les pressantes sollicitations du général Junot et de Joseph Bonaparte, le commandant de la gendarmerie de Versailles fut chargé de lui signifier qu'elle eût à s'éloigner dans les vingt-quatre heures d'au moins quarante lieues de la capitale. Indignée, elle se réfugia alors en Allemagne, voulant, dit-elle, opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à envahir la France. Elle venait encore d'accroître sa réputation par son ouvrage *Sur la littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations*, et par le roman de *Delfine*. A Weimar, l'Athènes germanique, où elle chercha un abri, elle vit Goethe, Wieland et Schiller ; et les relations qu'elle noua avec ces génies illustres la mirent à même d'approfondir la langue et la littérature allemandes. Puis elle fit un voyage à Berlin, où elle fut accueillie avec une rare distinction par le roi et la reine. La mort de son père (9 avril 1804) la

rappela bientôt en Suisse ; et, ses affaires réglées elle partit pour l'Italie. A son retour, elle séjourna une année à Coppet et à Genève, et elle commença à écrire *Corinne, ou l'Italie*, qu'elle alla achever dans une terre de M. de Castellane, à douze lieues de Paris, et qui parut en 1807. L'immense succès qu'obtint en Europe ce roman, en rappelant son souvenir à l'empereur, lui suscita de nouvelles rigueurs de la part de la police. Fouché lui intima l'ordre de sortir de France. Elle retourna alors à Coppet, où le prince Auguste de Prusse la visita. Elle alla ensuite passer à Vienne l'hiver de 1807 à 1808, et s'y lia avec le prince de Ligne et la princesse Lubomirska. C'est pendant ce séjour en Autriche que son fils aîné, le baron Auguste de Staël, âgé alors de dix-sept ans, eut à Chambéry, le 29 décembre 1807, une longue audience de l'empereur, qu'il sollicita pour sa mère, l'assurant qu'elle ne ferait plus de politique. Napoléon fut inflexible. " De la politique, répondit-il, n'en fait-on pas en parlant de morale, de littérature, de tout au monde?... Que voulez-vous que j'y fasse? C'est sa faute ; elle a de l'esprit, trop d'esprit peut-être ; voilà ce qui fait qu'elle est insubordonnée. Elle a été élevée dans le chaos d'une monarchie qui s'écroule et d'une révolution qui surgissait ; elle a fait de tout cela un amalgame dangereux. Avec l'exaltation de sa tête, la manie qu'elle a d'écrire sur tout et à propos de rien, elle pouvait se faire des prosélytes ; j'ai dû y veiller. C'est dans l'intérêt de ceux qu'elle pouvait compromettre que j'ai dû l'éloigner de Paris... Elle servirait de drapeau au faubourg Saint-Germain."

De retour à Coppet, Mme de Staël y composa et y joua, pour se délasser, quelques petites pièces recueillies dans ses œuvres, sous le titre d'*Essais dramatiques*, et y termina (1809) son ouvrage *De l'Allemagne*. Malgré la proscription dont elle était frappée, elle vint, quelques mois plus tard, afin de surveiller l'impression de ce livre, s'établir à Blois dans le vieux château de Chaumont, successivement habité par le cardinal d'Amboise, Diane de Poitiers et Catherine de Médicis ; puis au château de Fossé, dans le Blésois, chez le comte de Sallaberry, et enfin chez le vicomte (depuis duc) Mathieu de Montmorency. Là, elle apprit que les dix mille exemplaires qu'elle avait fait tirer

de son ouvrage *De l'Allemagne* avaient été saisis chez l'imprimeur et mis au pilon, et il lui fut commandé, de par le duc de Rovigo, ministre de la police, de sortir de France dans trois jours. Sa demande d'un sursis ayant été accueillie de la manière la plus ironique et la plus dure, elle regagna Coppet.

Mme de Staël prit le parti de retourner à Coppet; mais elle aggrava encore sa situation lorsqu'on vint lui proposer de célébrer la naissance du roi de Rome, pour rentrer en grâce; elle répondit par cette saillie ironique: "Tout ce que je puis faire pour lui, c'est de lui souhaiter une bonne nourrice."

Défense lui fut bientôt signifiée de s'éloigner de plus de deux lieues de sa demeure. Schlegel, qui, depuis plusieurs années, l'aidait à élever ses fils, fut alors obligé de la quitter, et elle se trouvait dans une solitude presque complète lorsque le vicomte de Montmorency alla la rejoindre; il venait d'être exilé pour l'avoir reçue chez lui. Mme Récamier eut bientôt le même sort. Au printemps de 1812, après huit mois d'une surveillance inquisitoriale et persistante, Mme de Staël parvint à s'évader, et se sauva à Vienne. L'espionnage dont elle devint l'objet aussitôt son arrivée la décida à se réfugier à Moscou, puis à Saint-Petersbourg, qu'elle quitta, pour traverser la Finlande et aller habiter Stockholm, où elle commença à rédiger son journal: *Dix années d'exil*. De Stockholm elle partit pour Londres. Son premier soin en arrivant en Angleterre fut de publier son ouvrage *De l'Allemagne*. La déchéance de Napoléon la ramena en France. Les Cent-Jours l'en éloignèrent de nouveau. Lorsque Louis XVIII reprit possession de son trône, il lui fit le plus gracieux accueil. Les deux millions dûs à son père par le Trésor lui furent restitués. Tant d'épreuves avaient gravement altéré la santé de Mme de Staël. Après un voyage en Italie, qu'elle avait entrepris en 1816, dans l'espérance de se rétablir, elle mourut à Paris le 14 juillet 1817. Ses restes furent transportés à Coppet. Ce ne fut que par son testament que l'on apprit son second mariage, contracté en 1812 avec M. de Rocca, jeune officier de hussard, qui, criblé de blessures en Espagne, avait quitté le service, et qu'elle avait connu à Genève.

"Mme de Staël avait de la grâce dans tous ses

mouvements, dit Mme Necker de Saussure. Sa figure, sans satisfaire entièrement les regards, les attirait d'abord et les retenait ensuite. Il s'y déployait subitement une sorte de beauté, si on peut dire, intellectuelle. Le génie éclatait tout à coup dans ses yeux, qui étaient d'une rare magnificence... Sa taille un peu forte, ses poses biens dessinées, donnaient une grande énergie, un singulier aplomb à ses discours. Il y avait quelque chose de dramatique en elle; et même sa toilette, quoique exempte de toute exagération, tenait à l'idée du pittoresque plus qu'à celle de la mode."

Mme de Staël eut trois enfants: *Auguste*; *Albert*, tué en duel dans l'année 1813; et *Albertine-Ida-Gustavine*, duchesse de Broglie, morte en 1838.

Nous avons raconté sommairement les principaux événements de la vie agitée de Mme de Staël; il nous reste à apprécier le caractère de son génie. Sans jamais perdre son cachet distinctif, son originalité propre, notre littérature, dans ses différents âges, subit l'influence des diverses littératures de l'Europe, comme elle leur a imposé la sienne.

Pâle reflet des lettres françaises pendant le dix-septième et la première moitié du dix-huitième siècle, la littérature allemande se monta tout à coup à l'originalité par Klopstock, Herder, Goethe, Schiller et les brillants disciples de ces beaux génies; mais entre l'Allemagne et la France le Rhin coulait toujours, barrière infranchissable. C'est à Mme de Staël que revient la gloire d'avoir fait franchir cette barrière aux lettres allemandes, accueillies sur sa présentation chez nous, au commencement de ce siècle, avec un enthousiasme, on se le rappelle, qui a porté et porte encore tous les jours ses fruits. Le génie de Mme de Staël nous semble le merveilleux produit de ce double courant littéraire. Française par le fond des idées, elle est Allemande par le tour de l'imagination; son regard a une grande portée, mais il est rarement dégagé de tout nuage. Elle voit loin, mais une face des objets reste presque toujours voilée pour elle. Des choses, elle ne saisit ordinairement que le côté enthousiaste, si nous pouvons nous exprimer ainsi; presque tout ce qui est du domaine de la réalité lui échappe. L'émotion que vous éprouvez en la lisant, si vous êtes jeune, a plus de vivacité

que de profondeur. Si les larmes viennent au bord de la paupière, elles ne tombent presque jamais, cristallisées qu'elles sont, presque aussitôt formées. Son coup d'œil ne va pas assez au fond des choses de la vie ; du gouffre, elle n'aperçoit que les bords. Combien plus sûr et plus entrant était le regard de Cervantes, Fielding, Lesage, l'abbé Prévost, ces maîtres du roman ! *Corinne* n'est pas un roman, c'est un poème : c'est l'idéal de Mme de Staël, comme *Delphine* est la réalité de ce qu'elle était dans sa jeunesse. Dange-reux par ses tendances, son livre *Sur l'influence des passions* manque de plan dans la distribution des matières. C'est l'action, but de la vie, qu'il faut prêcher aux hommes, non le pouvoir et les charmes de la mélancolie qu'il faut leur vanter. Nous ne sommes déjà que trop enclins, par la faiblesse de notre nature, à nous immobiliser dans de stériles rêveries. Son ouvrage *Sur la littérature*, démonstration de la perfectibilité indéfinie, n'est qu'un brillant paradoxe, qui fit conseiller à l'auteur, dans le *Mercur*, par Fontanes, de parler, de ne plus écrire. *L'Allemagne* et les *Considéra-*

tions sur la Révolution française sont à nos yeux la plus haute expression du génie de Mme de Staël. *L'Allemagne* était toute une révélation. Aussi quel succès ! et comme il s'est maintenu ! Dans ses appréciations des acteurs et des scènes du grand drame révolutionnaire, on peut lui reprocher de n'avoir pas toujours réussi à dégager son esprit des sympathies et des préventions qui en troublent la netteté et en émoussent le tranchant ; mais quelle sûreté de pinceau ! quelle touche ferme et vigou-reuse ! quelle énergie ! quel éclat ! Montesquieu et Tacite ont souvent passé par ce livre.

Comme écrivain, Mme de Staël appartient à ce que l'on appelle en peinture l'école des coloristes. Elle relève de Rubens plutôt que de Raphael. Son style *coule bas*, à chaque instant, suivant la pit-toresque expression de l'un de ses compatriotes, M. Simon, tant il est chargé d'idées et d'images. C'est un éclatant compromis entre la sobriété si riche de l'auteur d'*Emile* et l'intempérance plus fastueuse que riche du chantre d'*Atala*.

Philarète Chasles.

SOLUTIONS

No. VIII.

GASTRONOMIE.

LE POTAGE À LA REINE.

Le *Potage à la Reine* fut apporté en France par les cuisiniers italiens de Catherine de Médicis.

C'était le mets favori de la Reine Margot, qui lui a donné son nom, et on le servait tous les jeu-dis à la cour des Valois.

La recette primitive du Potage à la Reine n'a pas subi de modifications essentielles dans les tra-ditions de la Gastronomie.

ÉNIGME.

Nuage.

REBUS GRAPHIQUE.

L'enfant sourit souvent de voir sourire sa mère.

ÉPITAPHE.

John Law.

Le Système de Law, financier écossais, ruina cent mille familles et se liquida par une perte de

dix-sept cent millions, dont s'accrut la dette de l'État, chiffre qu'il faut multiplier par cinq pour en avoir l'équivalent aujourd'hui, c'est-à-dire un krach de huit milliards.

No. IX.

PHRASE POINTÉE.

Q** d* f***** o** P*** q*o* n* P** s* C*****

LA QUESTION.

Où est le Proverbe ?

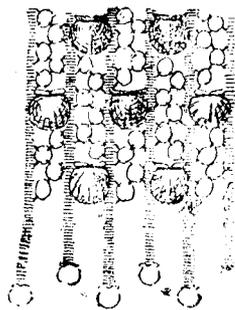
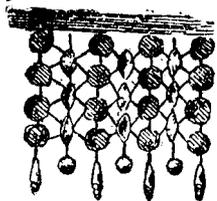
Ce n'est pour rien que les proverbes
Et que les dictons font la loi ;
Sur la femme ils sont tous superbes,
Et si l'on veut bien croire en moi,
J'en cache ici, Dieu vous assiste
Un tout petit. Qui le dépiste ?
On trouve tout ce que l'on veut,
Puisque ce qu'on veut, on le peut.

PHYSIQUE AMUSANTE.

Comment peut-on allumer du feu avec de la glace ?

ICI ET LÀ.

On aime seulement les femmes belles ; on adore les laides...quand on se met à les aimer.—*J. Barbey d'Aureilly.*



— Des jolies coquilles qu'on trouve au bord de la mer on peut faire les franges dont nous donnons plus bas le modèle. Ces franges font une riche garniture pour hauts de portières, tours de cheminées, etc. On perce les coquilles d'une broche rouge au feu, et on les relie au moyen d'un fil de soie, d'un étroit ruban, ou par de petits anneaux en fil de laiton. Des perles entremêlées avec les coquilles sont d'un très joli effet.

— Les études les plus récentes d'expérimentateurs aussi autorisés que MM. Chamberland et Fernbach, de l'Institut Pasteur, nous ramènent à un vieux désinfectant presque abandonné, le chlorure de chaux. Le thymol, l'essence de térébenthine, sont de mauvais désinfectants relativement à la solution de chlorure de chaux. Celle-ci est assurément la plus énergique ; elle n'a contre elle que son odeur désagréable. Mais ses vapeurs

elles-mêmes sont efficaces à un certain degré, assez même pour tuer au bout de trois ou quatre jours des microbes sans germes, comme ceux de la fièvre typhoïde, de la diphthérie, du choléra.

De la chloroformisation. M. Alphonse Guérin, de l'Académie de Médecine de Paris, donne quelques renseignements complémentaires à sa dernière communication sur la chloroformisation. A propos d'un travail dressé par M. Laborde sur le réflexe naso-laryngien, cette action involontaire et mécanique des nerfs de cette région, qui détermine quelquefois l'arrêt du cœur au début de la chloroformisation, le savant clinicien affirme que ce genre d'accident ne se produit jamais lorsqu'on a soin de pincer le nez au patient, et quand, de cette façon, on empêche le chloroforme d'agir sur les nerfs nasaux. Jamais, dit-il, quand le chloroforme est inhalé exclusivement par la voie buccale on n'observe d'accidents.

C'est là une opinion que M. Alphonse Guérin soutient depuis longtemps. Il est heureux de constater aujourd'hui que ces faits cliniques ont obtenu la consécration expérimentale du laboratoire.

— Les bicyclistes anglais des deux sexes traversent en grand nombre le détroit de la Manche cet été, pour exercer leur sport favori sur les admirables routes de la Normandie.

Petit Cours de Mythologie.

Saturne. Saturne, ayant dépossédé son père, se maria à Cybèle sa sœur, chargée de lui faire dévorer ses enfants mâles. Elle parvint cependant à soustraire à sa voracité trois fils, Jupiter, Neptune et Pluton, en leur substituant des pierres enmailotées, qu'il avala sans soupçonner la supercherie.

Jupiter, excité par sa mère, chassa Saturne du ciel, et s'empara de la souveraine puissance. Le vieillard se réfugia en Italie dans la province où régnait Janus, qui partagea avec lui son royaume. Cette partie de l'Italie où le dieu fugitif trouva un asile prit le nom de *Latium* du mot *latere*, se

cache. Saturne civilisa les peuples encore sauvages, leur apprit à cultiver la terre, et gouverna avec tant de douceur que son règne fut appelé *l'âge d'or*, époque si célèbre dans la tradition de l'antiquité. Saturne donna à Janus le don de la divination et la science du passé. Saturne remonta dans le ciel, et fut chargé de présider au mouvement régulier des heures et au cours périodique des saisons. En l'honneur de ce dieu, Rome institua des fêtes mémorables appelées Saturnales, et dont nos trois jours de carnaval sont peut-être une réminiscence.

CUISINE.

POTAGE SÉVIGNÉ.

Faire blanchir des laitues; les rafraîchir, les couper toutes minces et les jeter dans du bouillon bouillant: laisser cuire longtemps. Au moment de servir, lier le potage avec des jaunes d'œufs, du beurre, du lait et un peu de farine.

GATEAU DE FOIES DE POULET.

Prenez quatre œufs et deux foies de poulet, que vous pilerez énergiquement dans un mortier. Ajoutez un œuf, puis une bonne cuillerée de crème, battez bien le tout, et recommencez pour chaque œuf que vous ajouterez, pour arriver à un mélange parfait et clair, comme des œufs préparés pour une crème.

Ajoutez sel, poivre, et passez au tamis. Beurrez un moule et versez votre mélange après y avoir ajouté un peu de beurre frais. Faites cuire au bain-marie. Servez sur une sauce piquante faite avec du persil et cerfeuil hachés, moutarde, sel et poivre.

CONFITURES D'ORANGES.

Pelez et épluchez les oranges comme pour les manger; séparez les quartiers et enlevez-en les pépins; prenez même poids de sucre râpé que de quartiers d'oranges; mettez ceux-ci par couches dans un plat creux en alternant avec autant de couches de sucre, laissez passer la nuit en un lieu frais, et, le lendemain, mettez

sur le feu en y ajoutant le zeste râpé de 1, 2 ou 3 oranges, suivant que vous aurez employé 1, 2 ou 3 livres de sucre; faites cuire jusqu'à ce que le sucre soit au *au perlé*, retirez du feu, mettez en pots et recouvrez de papier après complet refroidissement.

N. B.—On reconnaît que le sucre est *au perlé* lorsque le bouillon forme de petites perles rondes; en outre à ce degré le sucre doit former entre le pouce et l'index un fil qui ne se rompt point lorsque vous écartez ces deux doigts.



Les Aventures d'un Papillon Bleu.

Le théâtre représente la campagne. Il est six heures du soir ; le soleil s'en va. Au lever du rideau, un Papillon bleu et une jeune Bête à bon Dieu, du sexe mâle, causent à cheval sur un brin de fougère. Il se sont rencontrés le matin, et ont passé la journée ensemble. Comme il est tard, la Bête à bon Dieu fait mine de se retirer.

LE PAPIILLON.

Quoi?... tu t'en vas déjà?...

LA BÊTE À BON DIEU.

Dam ! il faut que je rentre ;

Il est tard, songez donc !

LE PAPIILLON.

Attends un peu, que diantre !

Il n'est jamais trop tard pour retourner chez soi...

Moi d'abord, je m'ennuie à ma maison, et toi ?

C'est si bête une porte, un mur, une croisée,

Quand au dehors on a le soleil, la rosée,

Et les coquelicots, et le grand air, et tout.

Si les coquelicots ne sont pas de ton goût

Il faut le dire...

LA BÊTE À BON DIEU.

Hélas ! monsieur, je les adore.

LE PAPIILLON.

Hé bien, alors, nigaud, ne t'en vas pas encore ;

Reste avec moi. Tu vois il fait bon ; l'air est doux...

LA BÊTE À BON DIEU.

Oui, mais...

LE PAPIILLON (la poussant dans l'herbe).

Hé ! roule-toi dans l'herbe ; elle est à nous.

LA BÊTE À BON DIEU (se débattant).

Non ! laissez-moi ; parole ! il faut que je m'en aille.

LE PAPIILLON.

Chut ! entends-tu ?

LA BÊTE À BON DIEU (effrayée).

Quoi donc ?

LE PAPIILLON.

Cette petite caille

Qui chante en se grisant dans la vigne à côté...

Hein ? la bonne chanson pour ce beau soir d'été,

Et comme c'est joli de la place où nous sommes...

LA BÊTE À BON DIEU.

Sans doute, mais...

LE PAPIILLON.

Tais-toi.

LA BÊTE À BON DIEU.

Quoi donc ?

LE PAPIILLON.

Voilà des hommes.

(Passent des hommes.)

LA BÊTE À BON DIEU (bas, après un silence).
L'homme, c'est très-méchant, n'est-ce pas ?

LE PAPIILLON.

Très-méchant.

LA BÊTE À BON DIEU.

J'ai toujours peur qu'un d'eux m'aplatisse en marchant ;

Ils ont de si gros pieds et moi des reins si frêles...

Vous, vous n'êtes pas grand, mais vous avez des ailes.

C'est énorme !

LE PAPIILLON.

Pardieu ! mon cher, si ces lourdauds

De paysans te font peur, grimpe-moi sur le dos ;

Je suis très-fort des reins, moi ; je n'ai pas des ailes

En pelure d'oignon comme les demoiselles,

Et je peux te porter où tu voudras, aussi

Longtemps que tu voudras.

LA BÊTE À BON DIEU.

Oh ! non, monsieur, merci.

Je n'oserai jamais...

LE PAPIILLON.

C'est donc bien difficile

De grimper là ?

LA BÊTE À BON DIEU.

Non ! mais...

LE PAPIILLON.

Grimpe donc, imbécile !

LA BÊTE À BON DIEU.

Vous me ramènerez chez moi, bien entendu :
Car, sans cela...

LE PAPIILLON.

Sitôt parti, sitôt rendu.

LA BÊTE À BON DIEU (grimpant sur son camarade).

C'est que le soir, chez nous, nous faisons la prière.
Vous comprenez ?

LE PAPIILLON.

Sans doute... Un peu plus en arrière,

Là... maintenant silence à bord, je lâche tout.

(Prêt ! Ils s'envolent ; le dialogue continue en l'air.)

Mon cher, c'est merveilleux ! tu n'es pas lourd du tout.

LA BÊTE À BON DIEU (effrayée).

Ah !... monsieur...

LE PAPIILLON.

Eh bien ! quoi ?

LA BÊTE À BON DIEU.
 Je n'y vois plus... la tête
 Me tourne ; je voudrais bien descendre...
 LE PAPILLON.
 Es-tu bête !
 Si la tête te tourne, il faut fermer les yeux.
 Les as-tu fermés ?
 LA BÊTE À BON DIEU (fermant les yeux).
 Oui...
 LE PAPILLON.
 Ca va mieux ?
 LA BÊTE À BON DIEU (avec effort).
 Un peu mieux.
 LE PAPILLON (riant sous cape).
 Décidément, on est mauvais aéronaute
 Dans ta famille...
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Oh ! oui...
 LE PAPILLON.
 Ce n'est pas votre faute
 Si le guide-ballon n'est pas encor trouvé.
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Oh ! non...
 LE PAPILLON.
 Ca, monseigneur, vous êtes arrivé.
 (Il se pose sur un muguet.)
 LA BÊTE À BON DIEU (ouvrant les yeux).
 Pardon ! mais... ce n'est pas ici que je demeure.
 LE PAPILLON.
 Je sais ; mais comme il est encor de très-bonne
 heure
 Je t'ai mené chez un Muguet, de mes amis.
 On va se rafraîchir le bec ;—c'est bien permis...
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Oh ! je n'ai pas le temps...
 LE PAPILLON.
 Bah ! rien qu'une seconde...
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Et puis, je ne suis pas reçu, moi, dans le monde...
 LE PAPILLON.
 Viens donc ! je te ferai passer pour mon bâtard ;
 Tu seras bien reçu, va !...
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Puis, c'est qu'il est tard
 LE PAPILLON.
 Eh ! non ! il n'est pas tard ; écoute la Cigale...
 La bête à bon Dieu (à voix basse).
 Puis... je serai grondé...

LE PAPILLON (l'entraînant).
 Viens ! le Muguet régale.
 (Ils entrent chez le Muguet.—La toile tombe.)
 Au second acte, quand le rideau se lève, il fait presque nuit...
 On voit les deux camarades sortir de chez le Muguet...
 La bête à bon Dieu est légèrement ivre.
 LE PAPILLON (tendant le dos).
 Et maintenant, en route !
 LA BÊTE À BON DIEU (grimant bravement).
 En route !
 (Prrt ! Ils s'envolent... Le dialogue continue en l'air.)
 LE PAPILLON.
 Eh bien ! comment
 Trouves-tu mon Muguet ?
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Mon cher, il est charmant ;
 Il vous livre sa cave et tout, sans vous connaître...
 LE PAPILLON (regardant le ciel).
 Oh ! oh ! Phœbé qui met le nez à la fenêtre ;
 Il faut nous dépêcher...
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Nous dépêcher, pourquoi ?
 LE PAPILLON.
 Tu n'es donc plus pressé de retourner chez toi ?...
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Oh ! pourvu que j'arrive à temps pour la prière...
 D'ailleurs, ce n'est pas loin, chez nous...c'est là,
 derrière.
 LE PAPILLON.
 Si tu n'es pas pressé, je ne le suis pas, moi.
 LA BÊTE À BON DIEU (avec effusion).
 Quel bon enfant tu fais !... Je ne sais pas pourquoi
 Tout le monde n'est pas ton ami sur la terre.
 On dit de toi : "C'est un bohème ! un réfractaire !
 Un poète ! un sauteur !..."
 LE PAPILLON.
 Tiens ! tiens ! et qui dit ça ?
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Mon Dieu ! le scarabée...
 LE PAPILLON.
 Ah ! oui, ce gros poussah !
 Il m'appelle sauteur, parce qu'il a du ventre.
 LA BÊTE À BON DIEU.
 C'est qu'il n'est pas le seul qui te déteste...
 LE PAPILLON.
 Ah ! diantre !
 LA BÊTE À BON DIEU.
 Ainsi, les escargots ne sont pas tes amis,
 Va ! ni les scorpions, pas même les fourmis.

LE PAPILLON.

Vraiment.

LA BÊTE À BON DIEU (confidentielle).

Ne fais jamais la cour à l'araignée ;
Elle te trouve affreux.

LE PAPILLON.

On l'a mal renseignée.

LA BÊTE À BON DIEU.

Hé !... Les chenilles sont un peu de son avis...

LE PAPILLON.

Je crois bien !... mais, dis-moi, dans le monde où
tu vis,

Car enfin tu n'es pas du monde des chenilles,
Suis-je aussi mal vu ?...

LA BÊTE À BON DIEU.

Dam ! c'est selon les familles ;

La jeunesse est pour toi. Les vieux, en général,
Trouvent que tu n'as pas assez de sens moral.

LE PAPILLON (tristement).

Je vois que je n'ai pas beaucoup de sympathies,
En somme...

LA BÊTE À BON DIEU.

Ma foi ! non, mon pauvre. Les orties
T'en veulent. Le crapaud te hait ; jusqu'au grillon,
Quand il parle de toi, qui dit : "Ce p... p...
papillon !"

LE PAPILLON.

Est-ce que tu me hais, toi, comme tous ces drôles ?

LA BÊTE À BON DIEU.

Moi !... Je t'adore ; on est si bien sur tes épaules !
Et puis tu me conduis toujours chez les Muguets,
C'est amusant !... Dis donc, si je te fatiguais,
Nous pourrions faire encore une petite pause
Quelque part... tu n'es pas fatigué, je suppose ?

LE PAPILLON.

Je te trouve un peu lourd, ce n'est pas l'embarras.

LA BÊTE À BON DIEU (montrant des Muguets)
Alors, entrons ici, tu te reposeras.

LE PAPILLON.

Ah ! merci !... des Muguets, toujours la même
chose.

(Bas)

J'aime bien mieux entrer à côté...

LA BÊTE À BON DIEU (toute rouge).

Chez la Rose ?...

Oh ! non, jamais...

LE PAPILLON (l'entraînant)

Viens donc ! on ne nous verra pas.

(Ils entrent discrètement chez la Rose.—La toile tombe.)

Au troisième acte...

Mais je ne voudrais pas, mes chers lecteurs,
abuser plus longtemps de votre patience. Les
vers, par le temps qui court, n'ont pas le don de
plaire, je le sais. Aussi, j'arrête là mes citations,
et je vais me contenter de raconter sommairement
le reste de mon poème.

Au troisième acte, il est nuit tout à fait... Les
deux camarades sortent ensemble de chez la
Rose... Le papillon veut ramener la bête à bon
Dieu chez ses parents, mais celle-ci s'y refuse ;
elle est complètement ivre, fait des cabrioles sur
l'herbe et pousse des cris séditieux... Le papillon
est obligé de l'emporter chez elle. On se sépare
sur la porte en se promettant de se revoir bientôt
... Et alors le papillon s'en va tout seul, dans la
nuit. Il est un peu ivre, lui aussi ; mais son
ivresse est triste : il se rappelle les confidences de
la bête à bon Dieu, et se demande amèrement
pourquoi tant de monde le déteste, lui qui jamais
n'a fait de mal à personne.. Ciel sans lune ! Le
vent souffle, la campagne est toute noire... Le
papillon a peur, il a froid ; mais il se console en
songeant que son camarade est en sûreté, au fond
d'une couchette bien chaude... Cependant on
entrevoit dans l'ombre de gros oiseaux de nuit qui
traversent la scène d'un vol silencieux. L'éclair
brille ! Des bêtes méchantes, embusquées
sous des pierres, ricanent en se montrant le pa-
pillon : " Nous le tenons !" disent-elles ; et tandis
que l'infortuné va de droite et de gauche, plein
d'effroi, un Chardon au passage le larde d'un
grand coup d'épée, un scorpion l'éventre avec ses
pinces, une grosse araignée velue lui arrache un
pan de son manteau de satin bleu, et, pour finir,
une chauve-souris lui casse les reins d'un coup
d'aile. Le papillon tombe blessé à mort... Tandis
qu'il râle sur l'herbe, les orties se réjouissent et
les crapauds disent : " C'est bien fait !"

A l'aube, les fourmis, qui vont au travail avec
leurs saquettes et leurs gourdes, trouvent le cada-
vre au bord du chemin. Elles le regardent à peine,
et s'éloignent sans vouloir l'enterrer. Les four-
mis ne travaillent pas pour rien... Heureusement
une confrérie de nécrophores vient à passer par
là. Ce sont, comme vous savez, de petites bêtes
noires qui ont fait vœu d'ensevelir les morts...
Pieusement, elles s'attellent au papillon défunt et

le traînent vers le cimetière... Une foule curieuse se presse sur leur passage, et chacun fait des réflexions à haute voix... Les petits grillons bruns, assis au soleil devant leurs portes, disent gravement : " Il aimait trop les fleurs ! " — " Il courait trop la nuit ! " ajoutent les escargots, et les scarabées à gros ventre se dandinent dans leurs habits d'or en grommelant : " Trop bohème ! trop bohème ! " Parmi toute cette foule pas un mot de regret pour le pauvre mort ; seulement, dans les plaines d'alentour, les grands lis ont fermé et les cigales ne chantent pas.

La dernière scène se passe dans le cimetière

des papillons. Après que les nécrophores ont fait leur œuvre, un hanneton solennel qui a suivi le convoi s'approche de la fosse, et, se mettant sur le dos, commence l'éloge du défunt. Malheureusement la mémoire lui manque ; il reste là les pattes en l'air, gesticulant pendant une heure et s'entortillant dans ses périodes... Quand l'orateur a fini, chacun se retire, et alors, dans le cimetière désert, on voit la bête à bon Dieu des premières scènes sortir de derrière une tombe. Tout en larmes, elle s'agenouille sur la terre fraîche de la fosse et dit une prière touchante pour son pauvre petit camarade qui est là !

Lettres d'une marraine à sa filleule.

(SUITE.)

Parmi les *Mémoires* que vous lirez avec intérêt, je vous recommande ceux de Mme de Motteville sur la reine Anne d'Autriche et sur la Fronde ; ils sont écrits sans prétention, et l'on y voit principalement le désir de faire une œuvre *de bonne foi*, d'écrire, comme elle le dit elle-même, " ce qu'elle a vu et ouï ". Son individualité disparaît, et elle s'efface avec la modestie d'un sténographe qui n'a pas d'autre ambition que celle d'être exact et véridique. Mais voyez la puissance du naturel et de la vérité ! ce livre est rempli d'observations fines qui naissent sans effort, qui se produisent sans recherche et sans parti pris, et on ne peut en achever la lecture sans éprouver de l'estime et de la sympathie pour l'honnête écrivain, pour son talent et son caractère,

Le dix-septième siècle est fécond en mémoires curieux ; mais les *Mémoires du duc de Saint-Simon* dominent tous les écrits de ce genre, comme un clocher orgueilleux s'élevant au-dessus des monuments de tous les âges accumulés autour de lui par les efforts de toutes les générations, passées, présentes et futures. Qui eût dit à ce duc et pair, si infatué de ses dignités, que ses écrits lui assigneraient une place plus élevée que celle qu'il devait à sa naissance, eût à coup sûr excité son indignation et sa surprise. La postérité, qui rend à chacun ce qui lui est dû, l'a mis au premier rang des écrivains. Ceux qui ont critiqué son œuvre l'accusent de partialité et de violence : l'histoire le disculpe de ce reproche et le convertit en éloge. Il n'est pas permis à un honnête homme d'être *impartial*,

c'est-à-dire *neutre*, entre le bien et le mal, entre ceux qui commettent les mauvaises actions et ceux qui souffrent de ces mauvaises actions. Ceux qui soumettent leur conduite et leurs jugements à leurs intérêts décorent leurs concessions des dehors d'une vertu, et invoquent la douce influence de l'impartialité et de l'indulgence. Tel ne fut pas le duc de Saint-Simon, et dans les tableaux qu'il retrace, dans les admirables portraits qu'il a peints avec des couleurs si vives, avec une touche si magistrale, dans la narration des événements qui se sont passés durant le cours de sa longue existence, partout enfin, et dans tout ce qui nous reste de lui on trouve l'*honnête homme* dans la sévère et respectable acception de ce mot. Des pages nombreuses et belles ont été écrites sur le mérite littéraire et historique du duc de Saint-Simon, et tout ce que l'on pourrait dire à ce sujet est épuisé depuis longtemps. En notre qualité de femme, nous serons, vous et moi, plus particulièrement frappées par la touchante affection qui a toujours régné entre lui et sa femme, à laquelle il consacre des pages où ce cœur accusé de sécheresse nous prouve que l'affection la plus délicate peut s'allier à la fermeté la plus inflexible.

L'expérience devrait avoir démontré cette vérité surabondamment : trop de gens sont intéressés à la nier pour qu'elle ne soit pas souvent remise en question, et l'on voit s'unir pour la combattre les caractères faibles, qui dans leur égoïsme sont toujours prêts à sacrifier la justice à leur repos, et ceux

qui professent une tolérance absolue, due, non pas à l'abandon, mais à la froideur de leur âme, qui, en un mot, sont arrivés à la tolérance par l'indifférence ; tous ces caractères trouvent fort commode de couvrir leurs défauts avec l'apparence d'une vertu, et concluent unanimement, de l'inflexibilité de ceux qui ne peuvent pas rester *neutres* entre le mal et le bien, à la sécheresse de leur cœur, qui ne leur permet pas de prodiguer indistinctement les trésors de leur sensibilité.

Recherchez enfin tous les mémoires historiques, qui contiennent sur le siècle de Louis XIV tant de détails intéressants ; la lecture de ces mémoires développera en vous le goût de l'histoire, qui sera le meilleur de tous les auxiliaires, si vous devez jamais combattre en vous le goût exclusif des romans ; l'intérêt tout-puissant qui s'attache aux faits dont procède la France actuelle sera un contre-poids salutaire à l'entraînement que certaines fictions pourraient vous inspirer.

Je souhaite, mon enfant, que pendant longtemps encore l'étude de l'histoire suffise à alimenter votre esprit ; je souhaite que les livres ne soient pas pour vous uniquement un panorama destiné à distraire votre pensée, et à disparaître sans laisser de traces en vous. L'histoire vous apprendra que la morale et la justice sont immuables à travers la diversité des mœurs, le bouleversement des modes, le changement des institutions, et que tous ces bouleversements et tous ces changements sont dus à l'invincible besoin qu'éprouve la race humaine de se rapprocher toujours davantage de cet idéal de morale et de justice, de le dégager toujours plus des nuages accumulés sur lui par la barbarie et l'ignorance des premiers âges.

Votre imagination et votre cœur trouveront dans les drames de ces grandes existences, dans leurs combats, leurs défaillances, leur châtement ou leur repentir, non-seulement des enseignements, mais encore un intérêt au moins aussi puissant que celui que vous pourriez rencontrer dans les fictions qu'on appelle des romans. Ces aventures historiques ne sont pas moins attachantes, parce qu'elles sont vraies, que des œuvres purement d'imagination. Mais enfin, si tôt ou tard — le plus tard possible, — vous devez lire des romans, je souhaite que vous fassiez connaissance d'abord avec la littérature anglaise. Les romans que cette littérature

nous offre possèdent l'inestimable avantage de savoir intéresser l'esprit sans fausser le jugement, et de toucher le cœur sans troubler la conscience. Vous trouverez dans les trop rares volumes que nous devons à une plume féminine, se déguisant sous le pseudonyme de *Currer Bell*, un véritable chef-d'œuvre qui porte le titre de *Jane Eyre*. La femme qui se cachait sous ce pseudonyme, et qui pendant longtemps laissa ignorer, même à ses amis et à sa famille, les droits qu'elle avait à la renommée qui s'attachait à ce nom d'emprunt, aurait pu faire un beau livre si elle avait voulu raconter sa propre existence, vouée tout entière à l'accomplissement des devoirs les plus austères, et s'éteignant sans murmure au moment où elle avait trouvé dans une alliance avec un homme digne de son affection le bonheur qui lui avait toujours manqué. Combien d'existences sont ainsi foudroyées à l'instant même où elles échappent à un passé malheureux ! Il semble que leur lot naturel, ici-bas, soit la souffrance, et que leur mission soit d'enseigner par leur exemple à supporter cette souffrance héroïquement. Quand elles sont délivrées de ce lot fatal, quand cette mission est accomplie, elles partent... comme si elles n'avaient plus rien à faire en ce monde une fois qu'elles ont cessé de souffrir.

Dickens vous réserve des tableaux charmants qui vous donneront une idée exacte de la vie anglaise ; enfin je ne connais pas de roman anglais qui ne puisse être mis entre les mains d'une jeune femme, je pourrais dire d'une jeune fille, si je n'étais systématiquement opposée à toute lecture qui pourrait distraire la jeune fille de ses études, et lui faire perdre un temps qu'elle doit mettre à profit pour augmenter la somme de ses connaissances.

En pourrais-je dire autant des romans de notre pays ? Hélas ! qu'il s'en faut ! La quantité des consommateurs nuit toujours à la qualité des denrées ; je crois qu'on lit en France plus de romans qu'en Angleterre ; de là vient sans doute que la spéculation se porte avec empressement sur l'exploitation de cette branche de la littérature, et que tant d'œuvres frelatées sont quotidiennement offertes en pâture au public.

A suivre.

Les Enfants mal Elevés

I

LES INCORRIGIBLES.

Y a-t-il des enfants incorrigibles ?

Précisons la question, insoluble à notre avis, si on la présente sous cette forme trop vague.

1. Veut-on dire qu'il y a des enfants qu'il est impossible de discipliner, une fois qu'on leur a LAISSÉ PRENDRE une direction mauvaise... ?

Certes, dans ce cas, on a mille fois raison de les juger incorrigibles. C'est à n'en pas douter irrémédiable : *l'enfant est mal élevé.*

On a commencé l'œuvre quand on devait la terminer : voilà tout.

2. Mais veut-on dire qu'il n'y a pas moyen d'avoir raison d'enfants de deux, trois ou quatre ans, et qu'il est tel bambin si terrible que le père ou le maître doit désarmer devant lui... ?

Nous ne saurions l'admettre.

On insiste.

Il y a, affirme-t-on, des natures rebelles par instinct, des êtres mal nés, sur lesquels on ne peut rien ; en un mot, des enfants réfractaires, qu'on est en droit de proclamer en toute vérité incorrigibles.

Mettons-nous en garde contre de pareilles théories ! Car si elles sont exactes, force sera, en bonne logique, de nier la moralité, et même la responsabilité humaine. L'homme sera l'instrument aveugle d'une nature vicieuse, et la victime de la Fatalité qui pèse sur lui...

Avec ce système, on en arriverait à remplacer dans l'organisation sociale la prison répressive par la maison de santé, et l'éducateur par le médecin.

Il n'y aurait ni fautes, ni crimes : mais seulement des maladies.

Voilà où conduisent ces vieux clichés, ces préceptes faciles qui ont cours dans la conversation, mais qui, pour le philosophe, sont autant de dangereuses aberrations et d'inquiétants sophismes. D'ailleurs, décomposons l'objection pour la mieux étudier.

Que répondrait-on à cette question : "Peut-on courber une branche de chêne et en former un cercle régulier ?"

... Non, si l'on ne dépense pas l'effort nécessaire ; si l'on veut ployer la tige sans préparation ;

si depuis longtemps elle pousse de travers ; si l'on ne tient point compte du fil du bois ; si l'on veut terminer l'essai en une heure...

— *Oui*, si l'on procède peu à peu ; si l'on prend la tige TRÈS PETITE encore ; si on la place dans le milieu qui doit l'assouplir... *Oui* ! grâce à ces soins, grâce à ces précautions, on obtiendra presque sûrement un cercle parfait.

"Alors ! c'est un travail énorme que celui de l'éducation ! C'est un assujettissement continu, une fatigue incessante !..."

Mais qui donc a dit le contraire ?

Personne, que je sache !

L'éducation, ainsi que toute œuvre humaine, "vaut ce qu'elle coûte," selon l'admirable langage d'Ozanam.

Rien de plus profond, ni de plus judicieux.

Quiconque observe le monde avec attention et sans parti pris reconnaît vite qu'il y a deux sortes d'enfants mal élevés :

1. Ceux que l'on n'a PAS PRIS LA PEINE de surveiller ;

2. Ceux que l'on n'a PAS SU diriger comme il convenait.

Il existe des procédés de dressage pour les chevaux et les chiens, un régime pour le bétail ; l'élevage et ses règles constituent même une espèce de code ; mais chacun croit savoir d'intuition cet art si complexe, qui doit faire d'un enfant un homme...

On apprend tout, excepté cette science difficile comme nulle autre, et dont l'importance est incomparable !

Donnons une formule à notre thèse pour en faciliter la démonstration.

Les enfants sont mal élevés, quelquefois par la FAUTE, et presque toujours par le FAIT des parents.

Si nous disons "presque toujours," c'est par pure concession ; car dans notre intime pensée nous voudrions dire : toujours, *au moins par leur fait.*

Voilà qui semblera tout d'abord une exagération, une simple fantaisie !

"Quoi ! peut-on nier l'indiscipline native, le

tempérament intraitable chez certaines natures ingrates..."

...Nous savons tout ce qu'on peut écrire à ce sujet; néanmoins, notre conviction reste entière.

A nous de prouver que nous ne nous laissons pas séduire par l'attrait du paradoxe, ni par l'amour de l'originalité.

En attendant, qu'on veuille bien ne pas juger le procès avant la plaidoirie, et qu'on nous accorde quelque instants d'attention, sans conclure prématurément.

Confessons vite que quelquefois un père ou une mère, tout en ayant conscience de leur austère devoir d'éducateurs, tout en comprenant leur si haute mission, ne parviendront pas à faire le nécessaire, en dépit de leur ardent désir de se sacrifier à leur enfant.

Supposons un père libre-penseur et une mère croyante.

Le père néglige toute éducation sérieuse, et tente follement sur son fils l'épreuve du système de Jean-Jacques.

Ici, la mère n'est pas en faute...

Cependant, c'est au moins par le fait du père que l'enfant n'aura pas de direction utile.

On le voit, cette hypothèse même, loin de combattre notre thèse, la confirme de tout point.

On demeure interdit quand on voit avec quelle sérénité des parents sacrifient le cœur de leurs enfants!

Prenant au hasard trois familles dans un même groupe, voici ce que nous trouvons :

— M *** avoue qu'au pensionnat ou au collège son fils se trouve en contact avec plusieurs "véritables petits voyous." Il y a bien, à quelques lieues de là, à R..., une maison d'éducation parfaite; mais les jours de sortie, il faudrait aller chercher l'enfant: "Ce serait par trop gênant..." Et on ne veut point se gêner.

— Inversement, M. A..., qui habite R..., expédie son fils loin de lui, près d'un vieil oncle célibataire qui joue le rôle de correspondant. Là, le jeune homme aura sous la main les romans les plus éhontés, et sous les yeux la société la plus mélangée... On se résigne, car on escompte la succession de ce joyeux drille.

— M^{me} Y..., mère de deux enfants, a pour voisine une veuve, étrange personne dont le lan-

gage est quelquefois "plus que leste," et qui très souvent descend passer la soirée pour se désennuyer. A en croire la maman, son fils a ressenti la plus fâcheuse influence de cette conversation intempérante. Ce n'est point tout! cette voisine a elle-même un grand fils indignement élevé, qui vient aussi rendre visite à M^{me} Y... et à sa jeune fille; et cette dernière ne voit pas sans plaisir ses assiduités presque quotidiennes. "Mais, ajoute sa mère, pour rien au monde, je ne voudrais que "la chère petite pût rêver un seul instant une "pareille union!"

Et cependant, elle restera dans cette maison... Songez donc! changer ses habitudes pour sauvegarder deux enfants! quitter l'appartement qu'elle occupe depuis vingt ans...!

Ah! si on la menaçait d'augmenter son loyer, ce serait autre chose!

On élève mal *par son fait*.

Quand, malgré de bonnes intentions, malgré la volonté générale de réussir dans l'éducation, on s'y prend mal, ou au rebours de ce qu'il conviendrait.

Dans ces cas divers, l'enfant n'est-il pas encore victime de nos erreurs?

Voici, par exemple, une nature tendre, expansive, affectueuse: on lui tient rigueur à l'excès, on l'élève sèchement.

Tel autre enfant est ardent, prime-sautier, plein de ressort et d'énergie. Il conviendrait de le mater...: on lui laisse la bride sur le cou!

Les parents n'ont pas tenu compte de ces tendances; ils n'ont pas su les combattre.

Ce n'est pas leur *faute*: d'accord! Toutefois, l'insuccès proviendra de leur *fait*.

Or, c'est exactement ce que nous croyons et prétendons.

Une petite fille a des parents vaniteux... La vue d'une enfant d'humble tenue, loin d'éveiller en elle la sympathie et la pitié, lui suggère des sentiments d'orgueil et de sottise fierté. Elle refuse de jouer avec celle dont le vêtement est plus modeste que le sien; mais au lieu ne l'éconduire avec douceur, elle dira d'un air pincé et d'une voix brève cette dure parole: "*Merci, Mademoiselle, vous n'êtes pas assez bien mise.*"

Et le propos coupable ne sera point sévèrement blâmé.

On fermera l'oreille, sans comprendre que cette mauvaise parole est encore plus funeste pour qui la prononce qu'humiliante pour qui la subit.

Ces pauvres parents, tout en ayant l'intention de bien faire, se contentent de voir les choses de si haut et de si loin... qu'ils finissent par ne plus rien apercevoir du tout.

Ils oublient que la vraie éducation se compose de minuties apparentes, d'incidents quotidiens, de détails multiples, qui, rapprochés les uns des autres, constituent le fond même de l'esprit et du caractère ; ils oublient en un mot que c'est l'œuvre de tous les instants !

Semblables préoccupations leur paraissent mesquines, insignifiantes, exagérées...

Ils croient faire *assez* en faisant *beaucoup*, afin de bien élever leurs enfants ; alors que leur devoir impérieux et sacré est de TOUT FAIRE, pour aider à ce résultat.

Car ce n'est pas seulement au regard d'un monde indulgent, mais devant ce juge sévère, la Conscience, que nous sommes comptables des sentiments inculqués à nos enfants.

On conduit donc la petite fille dans les bals enfantins, où elle échange sa naïve candeur contre l'imitation déplacée d'usages de commande et de conventions mondaines.

Elle choisit ses cavaliers d'une façon exclusive ; ce qui enchante les parents.

Voit-on poindre une coquetterie précoce...? Le succès est complet ; et l'on cache mal la joie que l'on éprouve.

Et cependant ! pourquoi tant se hâter de mûrir avant l'heure cette âme à peine éclosée, et d'égrener ses illusions enfantines...? Pourquoi y semer les vanités, l'envie, les jalousies, comme si les tristesses et les déceptions n'arrivaient pas assez tôt dans la vie...? Pourquoi réduire les années d'une jeunesse, déjà si fugitives ?

“ Les chérubins ont bien le temps

“ De connaître notre misère ! ”

“ *Pareils jeux sont sans conséquence pour eux, assure-t-on ; ce sont des enfants...* ”

Moins qu'on ne le pense !

Puis, jeune fille, elle apprendra des proverbes de société, saynètes qu'on étudie tout l'hiver pour ne les point savoir au printemps.

Qu'importe après tout ! ne sont-ce pas les répétitions qui présentent le véritable attrait ?

Et pourquoi ?

Parce qu'on aura le droit—de par ses parents—de dire et de redire, en tant que “ personnage,” ce que l'on ne pourrait ni n'oserait exprimer dans les relations ordinaires de la vie.

“ *Mais puisque c'est dans le rôle...* ”

... Ah ! la plus curieuse comédie est bien celle qu'on joue à son insu !

Le choix de la pièce, les rôles ou réclamés ou distribués, tout est un intéressant sujet d'études et de révélations piquantes pour l'observateur.

Enfin, pour former la débutante, ou plus souvent encore pour ne point se priver eux-mêmes d'une distraction qui plaît, les parents la conduiront dans la plupart des théâtres.

D'abord, elle rira sans comprendre — heureusement ! Ensuite, elle comprendra, sans pouvoir sourire...

Supposons une domestique indiscreète racontant, en manière d'anecdote, l'intrigue qui fait le fond de la pièce à laquelle l'enfant a assisté... On chasserait la coupable avec indignation !

— “ *Imaginez-vous cette misérable disant de pareilles choses à ma fille ! C'est abominable !* ”

On citera le jeune *Paul* qui a quatre ou cinq ans : il est rageur et gourmand ; il bat sa bonne, pince ses sœurs et menace sa mère...

Oui, il est mal élevé.

Mais ce qu'on ne dit pas, c'est qu'on a ri de ses premières violences ; c'est qu'on l'a menacé en vain de corrections qui n'arrivaient point ; c'est qu'on aimait mieux céder à ce qu'on appelait alors ses “ caprices ” que de résister.

On se demande même si jamais sera possible de ressaisir l'autorité, dont on a négligé de s'armer en temps opportun.

En sorte que c'est par le *fait* des parents que l'enfant est devenu insupportable.

Autre exemple : *Jean* a six ou sept ans : il est insolent, boudeur, exigeant. Il vend son obéissance, se faisant payer en jouets ou en pièces blanches les plus légères concessions ; à moins qu'il ne résiste ouvertement.

Fernand Nicolay.

(*A suivre.*)

Unlike the Dutch Process

No Alkalies

—OR—

Other Chemicals

are used in the preparation of

W. Baker & Co.'s

Breakfast

Cocoa,

which is absolutely pure and soluble.

It has more than three times the strength of Cocoa mixed with Starch, Arrowroot or Sugar, and is far more economical, costing less than one cent a cup. It is delicious, nourishing, and EASILY DIGESTED.

Sold by Grocers everywhere.

W. BAKER & CO., DORCHESTER, MASS.



UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite, par les Poudres

+ + Orientales

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puisseance.

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ETABLI EN 1858

T. GRAHAM

IMPORTATEUR DE

Porcelaines, Verreries, Lampes, Etc.

Défiant toute compétition dans le choix de Services de Toilette, à Diner, à Thé, etc., etc.

120 RUE SAINT-LAURENT,

MONTREAL.

APRES LES VACANCES

au bord de la Mer ou a la Campagne,

IL FAUT PENSER

que pour les beaux mois de SEPTEMBRE et OCTOBRE il faut

MESDAMES

vous faire faire un elegant costume de rue. Venez donc voir les plus elegantes marchandises chez

L. G. de TONNANCOUR,

TAILLEUR POUR DAMES,
10 COTE ST. LAMBERT.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

—PAR LE—

VIN ST. MICHEL

—DANS LES CAS DE—

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25c.
PAR BOITE.
PILULES DE NOIX LONGUES
MCGALE POUR
AFFECTIONS BILIEUSES & C.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES
DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montreal



RIEN NE SURPASSE

Le Savon "SUNLIGHT"

IL EVITE

*Le Fouillage, Les Durs Frottements,
Les Douleurs dans le Dos, Les
Mains Endolories.*

Ne faites pas un autre lavage sans essayer le Savon **SUNLIGHT**

REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.

DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC:

FRANK MAGOR & CIE.,

MONTREAL.